

APPPEL

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

n° 440 octobre 2021



**Marie-Paule
Kumps :**
« *Le théâtre peut
changer le monde* »

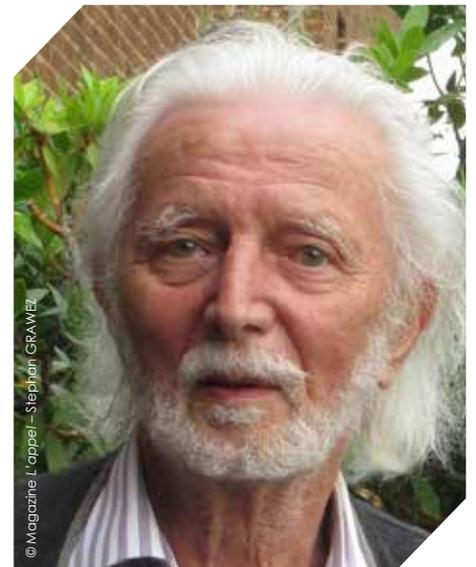
© Brussels Ys Your

Charles Wright,
*un curieux chrétien
agnostique*



Suzanne Moeberg
*souhaite bienvenue
aux âmes sensibles*

Guy Bajoit,
*sociologue : aider des
acteurs en lutte*





Édito

LE JOURNALISME PAR LES PIEDS

Le 13 novembre prochain, une journée d'étude rendra hommage à plusieurs théologiens belges disparus récemment, et notamment notre collaborateur et ami Thierry Tilquin, à qui la covid ôtait la vie il y a un an. Cette journée aura comme thème une formule qu'il se plaisait à utiliser pour nommer ses activités : celle de la pratique de la théologie « *par les pieds* ».

Nous aurons l'occasion de présenter, dans notre numéro de novembre, toutes les caractéristiques de cette approche théologique, ainsi que la journée qui y sera consacrée. Mais l'expression m'a donné l'idée de dès à présent y recourir, de manière analogique, pour présenter (ou rappeler) ici les particularités de l'approche journalistique que *L'appel* développe chaque mois, de numéro en numéro.

En effet, c'est aussi cette façon-là d'appréhender le monde qui peut le mieux définir les choix rédactionnels qui président au fonctionnement de notre magazine : en allant à la rencontre de l'actualité "*par les pieds*" et non par la tête, ou par l'intellect.

D'article en article, notre préoccupation n'est pas de nous servir des sujets que nous traitons comme de simples prétextes pour développer – et faire triompher – un point de vue (le nôtre) ou pour expliquer comment ils doivent être lus, compris et interprétés, dans un seul (et bon) sens. Au contraire : nous veillons à ne pas produire nous-mêmes le sens de nos informations. Mais à leur laisser développer et montrer leur propre vérité. Ce qui nous force à exercer le journalisme "*par les pieds*", dans le concret de la glaise et la boue de la réalité des terrains. Et nous empêche de nous contenter de l'élaborer par l'abstrait, en laboratoire, dans le confort de nos intérieurs et de causus marqués par l'entre nous.

Chaque jour, le quotidien français *Sud Ouest* insère dans son journal la maxime que Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais avait mis dans la bouche de son personnage Figaro : « *Les commentaires sont libres, les faits sont sacrés.* » À *L'appel*, il n'appartient pas aux membres de la rédaction de produire du commentaire, mais d'aller à la rencontre des faits, et surtout des individus, des personnes, des personnages. Qui, eux, sont bel et bien sacrés. Inspirants. Emplis de propos, de contenus, de témoignages, d'expériences et de sédiments de vie.

Nos sujets sont sacrés. Et, à travers ceux qui les portent, jaillit le sens dont nous menons inlassablement la quête. Sans affirmer que, d'un côté, l'un soit plus "vrai" qu'un autre.

Est-ce à dire que, dans *L'appel*, les (libres) commentaires n'existent pas ? Assurément non. Dans cet éditorial, mais aussi dans les nombreuses chroniques qui émaillent le magazine, il est laissé carte blanche à des auteur·e·s indépendant·e·s de la rédaction. Chacun·e de celles et ceux qui sont invité·e·s à y prendre la plume – et qui ont fait l'honneur de l'accepter – est là pour porter son regard, son appropriation du monde, sa production de sens. En sachant que ces paroles indépendantes ne sont pas la propriété du magazine, mais des chroniqueuses et chroniqueurs qui les expriment.

C'est de cette façon que nous assumons remplir, au sein du paysage médiatique de Belgique francophone, le rôle de "presse périodique d'opinion" qui permet à *L'appel* d'être reconnu et soutenu par la Fédération Wallonie-Bruxelles. Parce que nous pratiquons le journalisme avec nos pieds. En fournissant à nos lecteurs les vécus, regards, avis et opinions sur base desquels ils pourront fonder les leurs.

Rédacteur en chef

Sommaire

a Actuel

Édito

Le journalisme par les pieds 2

Penser

La sainteté d'une Église 4

Réagir

L'écriture, refuge de mes amies 5

À la une

L'indispensable réforme du financement hospitalier 6

Croquer

La griffe de Cécile Bertrand 10

Signe

Guy Bajoit veut aider les acteurs en lutte 10

Jehanne Bousard : aumônière auprès des malades 12



Hôpital : comment trouver l'argent pour le sauver ?



L'animal outil de coaching par excellence.

v Vécu

Vivre

Un cheval nommé coach 14

Rencontrer

Charles Wright : « Je suis un chrétien agnostique » 16

Voir

Dans les pas des mineurs 19

s Spirituel

Parole

Pas vite gênés, les Zébédée ! 22

Nourrir

Lectures spirituelles 23

Croire ou ne pas croire

Un exercice de vigilance 24

Faire confiance aux plus jeunes 25

Corps et âmes

Âmes sensibles bienvenues 26



La petite Malala, un exemple inspirant.

c Culturel

Découvrir

Marie-Paule Kumps : « Le théâtre peut changer le monde » 28

Médi@s

Les réseaux sociaux, fossoyeurs de la démocratie ? 30

Toile

La paix pas à pas 32

Portée

Saule, le chanteur philosophe 34

Pages

Une maison et des souvenirs 36

Petits à lire 37

Notebook 38



Dare-Dare, son nouvel album, vient de sortir.



L'APPEL

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

Magazine mensuel indépendant

Éditeur responsable
Paul FRANCK

Rédacteur en chef
Frédéric ANTOINE

Rédacteur en chef-adjoint
Stephan GRAWEZ

Secrétaire de rédaction
Michel PAQUOT

Équipe de rédaction
Jean BAUWIN, Chantal BERHIN,
Jacques BRIARD, Paul de THEUX,
Joseph DEWEZ, José GERARD,
Gérald HAYOIS, Michel LEGROS,
Thierry MARCHANDISE,
Christian MERVEILLE,
Gabriel RINGLET, Thierry TILQUIN (†),
Christian VAN ROMPAEY,
Cathy VERDONCK.

Comité d'accompagnement
Bernadette WIAME,
Véronique HERMAN,
Gabriel RINGLET.

Ont collaboré à ce numéro
Laurence FLACHON, Véronique
JANZYK, Thomas MERVEILLE,
Armand VEILLEUX et Josiane WOLFF.

« Les contributions de nos chroniqueurs n'engagent que leurs auteurs. »

Maquette et mise en page
www.periskop.be

Photocomposition et impression :
Imprimerie Snel, Vottem (Liège)

Administration
Président du Conseil : Paul FRANCK

Promotion - Rédaction - Secrétariat
Abonnement - Comptabilité
Bernard HOEDT, rue du Beau-Mur 45,
4030 Liège
☎ + ☎ 04.341.10.04
Abonnement annuel : 30 €
IBAN : BE32-0012-0372-1702
Bic : GEBABEBB
✉ secretariat@magazine-appel.be
🌐 http://www.magazine-appel.be/

Publicité
Bernard HOEDT
Rue du Beau-Mur 45 - 4030 Liège
☎ - ☎ 04.341.10.04
✉ marketingpublicite@magazine-appel.be



Avec l'aide de la
Fédération Wallonie-
Bruxelles

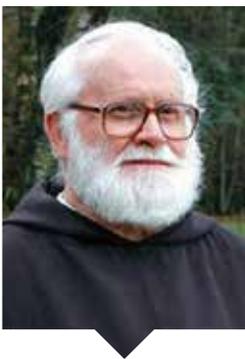
Auprès des paysans exploités

LA SAINTETÉ

D'UNE ÉGLISE

Armand VEILLEUX

Moine de l'abbaye de Scourmont (Chimay)



Le jésuite Rutilio Grande, qui sera béatifié à San Salvador en janvier prochain, est le témoin de la sainteté d'une Église locale.

Dans son Exhortation apostolique sur l'appel à la sainteté dans le monde actuel (*Gaudete et Exultate*) du 19 mars 2018, le pape François parlait de la sainteté réalisée dans la vie de toute une communauté comme de l'une des formes de sainteté. Quelques mois plus tard, en béatifiant dix-neuf martyrs ayant donné leur vie en témoignant de l'Évangile en Algérie, il donnait en exemple le témoignage de sainteté d'une Église locale. En canonisant, à la même époque, Oscar Arnulfo Romero, archevêque de San Salvador, il attirait l'attention sur le témoignage évangélique d'une autre Église, celle de Salvador.

Avant sa nomination comme archevêque, Oscar Romero s'était manifesté comme plutôt conservateur, aussi bien dans le domaine social qu'ecclésial. Mais c'était un homme profondément humble, capable de se laisser interpeller par les personnes et les événements. Quelques mois après sa nomination, il est confronté à l'assassinat d'un prêtre ami, Rutilio Grande, très impliqué dans la mission auprès des paysans pauvres et exploités. Cet événement fut un point tournant dans la vie de Romero. Il se fera lui-même, à partir de ce moment, le défenseur des petits et des opprimés, au nom de l'Évangile, jusqu'au jour où il tombera lui aussi sous les balles d'un assassin, le 24 mars 1980.

COMMUNAUTÉS DE BASE

Rutilio Grande, qui sera béatifié à San Salvador le 22 janvier 2022, est l'une des plus belles figures de l'Église latino-américaine. Après des études secondaires au petit séminaire du Nicaragua, il entre dans la Compagnie de Jésus et fait son noviciat au Venezuela. Ensuite, après des études de philosophie et de théolo-

gie en Espagne, il passe une année de spécialisation en théologie pastorale à Lumen Vitae, en Belgique (1963-64), où il découvre la théologie de la libération. De retour dans son pays, et après quelques années d'enseignement, il est nommé curé d'Aguilares, une ville en zone rurale de trente mille habitants. Sa paroisse comprend aussi des villages des alentours. Il y fonde de nombreuses communautés chrétiennes de base, aidant les paysans exploités à redécouvrir leur dignité et leurs droits. C'est en se rendant célébrer l'eucharistie dans une de ces communautés qu'il est assassiné par un escadron de la mort au service du régime, en même temps que deux laïcs, un homme de septante-deux ans et un adolescent de seize ans.

Dans sa dernière homélie, il avait proclamé : « *Il est dangereux d'être chrétien dans notre milieu, d'être vraiment catholique ! Parce que le monde qui nous entoure est radicalement fondé sur un désordre établi, la seule proclamation de l'Évangile est subversive !* » Le 22 janvier prochain, il sera béatifié en même temps que ses deux compagnons de martyre, Manuel Solórzano et Nelso Rutilio Lemus. Pour présider la cérémonie, le pape François a délégué le cardinal Gregorio Rosa Chávez, auxiliaire de San Salvador, lui aussi un ancien de l'université de Louvain (1973-1976).

MARTYRS DE LA JUSTICE

Après la mort de Romero, le pays, déjà tiraillé par les luttes internes, allait entrer dans une guerre civile (1980-1992) qui fera près de cent mille victimes, civiles pour la plupart. Durant cette période, l'université de San Salvador dirigée par les Jésuites joua un rôle important pour incarner le message de l'Évangile dans la situation sociale, économique et politique du pays, dans la ligne de l'engagement de la Société de Jésus dans l'option pour les pauvres, à la lumière de l'enseignement de Vatican II. Le 16 novembre 1989, un commando de l'armée assassina le père Ignacio Ellacuría et cinq de ses compagnons, en même temps que leur cuisinière et sa fille. Le père Jon Sobrino, qui appartenait à la même communauté mais était alors en mission à l'étranger, les a appelés des « martyrs de la justice ».

De tels témoignages individuels ne manquent pas à travers toute l'Amérique Latine et ailleurs. Il est cependant important de reconnaître le témoignage et la sainteté d'une Église locale particulière. ■

Deux hommages à la vie

L'ÉCRITURE, REFUGE DE MES AMIES

Véronique JANZYK

Autrice



Si écrire ne servait à rien, on n'écrirait pas. Si lire n'était utile, on ne lirait pas. Les mots expriment, transforment, aident à traverser des épreuves.

Je le savais, j'en ai fait l'expérience, mais jamais comme ces deux dernières années où j'ai vu écrire deux amies prises dans la tourmente. La première, Carole Ghilain, a tenu le journal de sa dernière année, tentant par les mots de maintenir la mort à distance. Elle y est presque parvenue. La seconde, Nathalie Gondry, a écrit un roman quasi en écriture automatique. Elle l'a écrit de toute son âme. Son fils est mort le 15 juin et, le 15 août, elle bouclait son roman (sublime), *Matthieu* (en quête d'un éditeur). Les voir écrire, lire leur texte à mesure qu'il s'écrivait est une des expériences les plus riches et émouvantes que j'ai pu vivre. J'en sors avec une foi décuplée dans le pouvoir de l'écrit et une gratitude immense pour Carole et Nathalie.

ERRANCE THÉRAPEUTIQUE

Depuis le jour où Carole s'est vu asséner qu'il n'y avait « *plus de stade à son cancer tellement il était invasif* », je l'ai vue écrire, raconter son errance thérapeutique, mais aussi la lutte à laquelle elle se livrait physiquement et moralement. *Les Anémones*, son récit partiellement édité par la LUSS (Ligue des Usagers de Services de Santé), est un réquisitoire contre la dureté de certains soignants, un vibrant plaidoyer pour le droit de mourir, que finalement Carole n'exercera pas. C'est un hommage à la vie. Carole aimait la vie, elle le raconte, elle évoque ses passions pour la nature, Marguerite Duras ou Benjamin Biolay. *Les Anémones*, c'est un bras de fer entre la douleur et la douceur, l'espoir et le désespoir. C'est tendu comme un thriller, étrange thriller où personne n'est sûr de rien ni de personne. Je viens de le relire et j'en tremble encore.

Début juin, le fils de Nathalie, dix-neuf ans, est tué sur le coup dans un accident de voiture où il est passager. Comment s'est-il retrouvé dans cette voiture ? Mystère. Au funérarium déjà, Nathalie écrit. Elle n'arrête plus d'écrire. Les chapitres s'enchaînent. Je ne comprends pas que le livre se fasse déjà construit. Tout s'enchaîne. Comme la nuit fatale ? Non, pour lui faire un sort, parce que la vie de Matthieu continue. N'envoie-t-il pas des signes à sa famille ? Je lis le roman à mesure que Nathalie l'écrit. Je suis éberluée. Je n'aurais jamais cru une telle entreprise littéraire possible.

UN CERTAIN ÉQUILIBRE

« Ma seule façon de vous manifester mon affection résidait dans mes plats, dans vos assiettes, mastiqués dans vos bouches, appréciés par vous. Un peu de moi par procuration. Ces derniers temps c'est tout ce que je pouvais vous donner comme preuve d'être là. Matthieu même si tes plats restaient intouchés dans le frigo tu savais qu'ils t'attendaient pour le lendemain. Pour moi, ça ne changeait rien le moment où tu pouvais l'apprécier avec ou sans moi, le midi en guise de petit-déjeuner ou après minuit en rentrant. Te dresser la table le soir avant de me coucher, ranger la vaisselle le lendemain propre ou sale ne me dérangeait pas non plus. Les conflits entre nous n'existaient plus. Aujourd'hui, je m'attends à ce que tu te lèves de ton lit, de ta tombe, j'arrose tes plantes, change l'eau de tes bouquets c'est comme vérifier si rien ne manque, comme on ouvre la porte d'un frigo, faire la liste de ce qui va manquer, jeter les avariés, faire le bilan de ce qu'il reste. J'essaie de maintenir un certain équilibre, d'y mettre du mien en servant de certains éléments comme le feu qui éclate par le frottement sur le côté de la boîte d'allumettes quand j'allume une bougie au cimetière, l'eau que je fais couler dans les jerricanes, les souffles d'air dans les arbres, dans mes cheveux qui me font dire "nos ancêtres gardent la terre qui t'entoure", le terreau que je remplace, une racine de potiron que je plante au fond de notre jardin ; chaque jour j'en fais le tour, ma petite visite. » ■

Carole GHILAIN, *Les Anémones*, la LUSS, Thierry Monin
t.monin@luss.be et veronique.janzkyk@hotmail.be (version intégrale)



« Il y a assez d'argent, mais il est mal utilisé. » Tel est le constat établi par les auteurs d'un ouvrage récent consacré au financement des hôpitaux en Belgique. La Belgique est en effet l'un des rares pays où la rémunération de l'activité médicale se fait principalement à l'acte. Les revenus du médecin sont alors liés au nombre de prestations qu'il réalise. Et non par pathologie, comme c'est souvent le cas ailleurs. Une réforme est d'autant plus indispensable qu'avec le vieillissement de la population ou la spécialisation accrue des technologies, les coûts ne vont cesser de croître.

Pour améliorer la qualité des soins

L'INDISPENSABLE RÉFORME DU FINANCEMENT HOSPITALIER

Michel PAQUOT

« **C**ela fait longtemps qu'on dit qu'en Belgique, il faudrait revoir le système de financement, explique Guy Durant, ancien professeur à l'école de santé publique à l'UCLouvain et coauteur de l'ouvrage *Le financement des hôpitaux et de l'activité médicale*. Ce livre peut être une source d'inspiration pour les décideurs ainsi que pour les fédérations hospitalières. Pourquoi la Belgique est-elle tellement atypique ? Elle est un pays du compromis où le pouvoir du lobbying est important. On est face à une espèce de patchwork tout à fait alambiqué devenu désuet et inefficace. Cela ne veut pas dire qu'on dépense plus que les autres pays, mais avec le système actuel, on ne pourra pas faire face à l'augmentation inéluctable des coûts, il faut se moderniser pour rencontrer les défis de demain. Ce système ne correspond plus au concept moderne d'un financement responsable et responsabilisant pour les acteurs. »

MANQUE DE PRÉVENTION

Les soins de santé en Belgique font 10,3% du PNB (Produit National Brut), ce qui correspond à la moyenne des pays européens. Ils vont passer à 12% dans les dix ans à venir car la population vieillit, les technologies médicales évoluent, les médicaments sont de plus en plus chers parce qu'ils concernent des maladies plus rares, etc. Globalement, il y a assez d'argent, mais il est mal utilisé. D'une part, trop peu de moyens sont alloués à la prévention : l'éducation du patient, la prévention des maladies, les dépistages de cancers, l'amélioration des comportements de vie (sécurité routière, alimentation, sport, drogues...), etc. En effet, en Belgique, moins de 2% des soins de santé lui sont consacrés, alors qu'à l'étranger, on atteint souvent 3 à 4%. Or prévenir les maladies signifie dépenser moins en curatif. La raison de ce faible taux est toute simple : la prévention est régionale, alors que le curatif est fédéral. Pourquoi, dès lors, un ministre régional investirait-il dans la prévention dont les bénéfices iront au fédéral ?

D'autre part, trop de tests, de surdiagnostics, de surtraitements sont effectués. Dans le monde, en moyenne 20% des soins sont inutiles. En Belgique, cela pourrait avoisiner les 30%, même s'il n'existe aucun chiffre précis. En matière d'actes de radiologie, par exemple, on dépense cinq fois plus que les Pays-Bas. Parce qu'en Belgique, la médecine est encore à l'acte.

FINANCEMENT À L'ACTE

Il existe dans le monde différents types de financement hospitalier. Le plus courant, utilisé dans une soixantaine de pays, est celui par cas. Selon leur pathologie, les patients sont réunis dans des groupes plus ou moins homogènes (appelés DRG, *diagnosis related groups*). Cette formule est très responsabilisante pour l'hôpital car un montant est fixé par séjour, indépendamment des coûts supportés. Or en Belgique, les DRG sont utilisés

uniquement pour une durée de séjour standard par pathologie et pour des forfaits dans certains domaines (comme la biologie ou radiologie). Majoritairement, le financement s'y fait en effet par procédure, à l'acte.

« Les honoraires sont complets et non purs, détaille Guy Durant. Ils couvrent, en plus de la rémunération du médecin, celles du personnel et des secrétaires, l'amortissement de l'équipement, etc. Et c'est l'hôpital qui rétrocède au praticien des honoraires négociés. Je suis contre ce principe car toute la discussion avec le médecin est polluée par cette rétrocession. C'est un rapport de force, ce n'est pas un hôpital intégré. Il faudrait aller vers des honoraires purs, mais certaines organisations représentatives des médecins bloquent cette évolution car ils estiment qu'ils perdraient leur indépendance. Mais ils pourraient rester indépendants, soit sur base de leurs honoraires purs, soit au forfait mensuel, quelle que soit leur activité, plutôt qu'être rémunérés en fonction de leurs prestations. »

UN SYSTÈME PERVERS

Pour Pierre Gillet, médecin directeur au CHU de Liège, « ce système amène les médecins, pour maintenir leurs revenus ou une efficacité des investissements dans l'hôpital, à produire trop d'actes. Plus un médecin fait du chiffre, plus l'hôpital gagne de l'argent. C'est donc un système assez pervers. Par exemple, plus vous réalisez d'échographies, plus vous êtes payé. Dans un système à la procédure, en revanche, que vous en fassiez deux ou dix, le paiement reste le même. Pourtant, un système trop drastique de forfaitarisation à l'épisode, par cas, comprend plusieurs inconvénients, comme le risque de diminuer le nombre d'actes. Mais si vous entrez dans un système de rationnement, vous allez obligatoirement avoir un effet négatif sur la qualité des soins. Et un hôpital qui brade la qualité va rencontrer des problèmes d'attractivité, ce qui lui sera préjudiciable ».

« La télémedecine, qui tend à se répandre, est confrontée au même problème puisqu'elle est un système à l'acte. Prenons le cas de la dermatologie où, aujourd'hui, 90% des consultations sont inutiles. Bientôt, grâce à une caméra intégrée au GSM, on pourra dire si une tache suspecte est à risque ou pas, sans que le patient ait besoin de se rendre chez son dermatologue... qui perdrait ainsi 90% de ses consultations, donc de ses revenus. Pour pallier cette perte, il faut donc trouver un autre modèle de financement. Les Pays-Bas ont inventé un système de capitation annuel : pour un patient qui se rend préventivement

« Avec le système actuel, on ne pourra pas faire face à l'augmentation inéluctable des coûts, il faut se moderniser pour rencontrer les défis de demain. »

chez le dermatologue, une enveloppe est débloquée et elle reste la même qu'il y aille une ou dix fois. Le spécialiste peut ainsi mieux s'occuper des 10% des cas sérieux, sans pour autant gagner moins puisqu'il reçoit une enveloppe qui finance la totalité des malades. »

RÉSEAUX HOSPITALIERS

Guy Durant remarque pourtant que les fédérations hospitalières commencent à déposer leurs propositions de réforme, de même que des mutualités. « On va vers un financement à la pathologie, pense-t-il. Mais c'est un attentisme désolant car ce financement est intéressant non seulement pour l'hôpital, qui pourrait engager du personnel, mais aussi pour la valeur du soin. Il faut contenir les coûts, qui vont aller en augmentant, tout en développant la qualité des soins. »

Le professeur émérite à l'UCLouvain se réjouit néanmoins d'une avancée notable : la mise en place de réseaux hospitaliers. « En Belgique, remarque-t-il, beaucoup d'hôpitaux sont proches les uns des autres. À Mons, le CHR et l'hôpital public Ambroise Paré se trouvent de part et d'autre d'un boulevard, et à La Louvière, Jolimont est en face de Tivoli. Il existe dès lors une forte concurrence entre eux. L'idée de Maggy De Block était de créer des réseaux hospitaliers, des réseaux locaux régionaux privés et publics. Les hôpitaux, au nombre d'une centaine en termes de pouvoir organisateur, ont dû se constituer en vingt-cinq réseaux en 2020, treize en Flandre, quatre à Bruxelles et huit en Wallonie. C'est obligatoire depuis le 1^{er} janvier 2020. »

« L'idée est de progressivement se spécialiser. Un hôpital doit céder des activités à un autre qui fait partie du même réseau.

Ainsi, tout hôpital ne donne plus tous les soins, certains offrent les soins de base, d'autres au sein du réseau ont des reconnaissances de services spécialisés, tandis que les services très spécialisés

(certains cancers rares et complexes) ont été concentrés dans un nombre restreint d'institutions. Il est en effet désormais unanimement reconnu que le volume d'activités, tant de l'hôpital que des prestataires, impacte positivement la qualité et la sécurité des soins. L'hôpital "général" comportant légalement au minimum trois services a muté vers une certaine spécialisation. Mais on a procédé à l'envers : on aurait dû commencer par réformer le financement avant les réseaux, parce qu'un financement n'irait plus à un seul hôpital, mais à un réseau qui en comprend entre trois et cinq. » ■

« Il est unanimement reconnu que le volume d'activité impacte positivement la qualité et la sécurité des soins. »



Guy DURANT, Pol LECLERCQ et Magali PIRSON, *Le financement des hôpitaux et de l'activité médicale*, Bruxelles, Mardaga, 2021. Prix : 49,90€. Via L'appel : - 5% = 47,41€.

DIRIGER, MANAGER, AUTREMENT

Pour le non-expert en gestions financières, et même en comptabilité, les modes de financement des institutions publiques et privées sont de plus en plus complexes et difficiles à comprendre. C'est le cas dans de multiples secteurs et à bien des niveaux, des entreprises multinationales faisant appel aux *Big Four*, les quatre grands groupes d'audit financier mondiaux, aux ASBL. Paru récemment, *Le financement des hôpitaux et de l'activité médicale – Panorama international et principes méthodologiques*, confirme bien cette complexité.

Cette analyse invite à faire un rapprochement avec tout ce qui a été relevé dans la lutte contre la covid-19 et, plus globalement, dans le domaine de la santé. Par exemple, le dossier sur le soin paru dans un récent numéro du périodique des Fraternités dominicaines de Belgique montre combien il renvoie au souci, à l'écoute et à l'accompagnement de la personne. Mais si on veut aller plus loin, un lien peut également être fait avec la gestion des institutions, entreprises et associations dans bien d'autres secteurs.

Comme l'écrit Frédéric Lenoir dans le livre d'entretiens avec Nicolas Hulot *D'un monde à l'autre. Le temps des consciences*, il est « nécessaire d'évoluer vers un modèle de management d'entreprise qui montre de la reconnaissance aux salariés et qui les implique dans les choix stratégiques ». Ce livre montre aussi combien il importe de prendre désormais davantage en compte, en matière de financements et de gestion, les points de vue des populations.

De leur côté, dans *Diriger à la lumière de l'Évangile*, l'économiste Michel Damar et le philosophe et sociologue Joseph Pirson s'inspirent librement d'extraits de textes fondateurs de la religion chrétienne pour définir vingt-huit valeurs. À partir de celles-ci, ils font des propositions concrètes pour la gestion des entreprises et la conduite des personnes. Diriger sur base de ces valeurs prend en compte la maturité, la responsabilisation des acteurs et le besoin de s'épanouir dans leur travail.

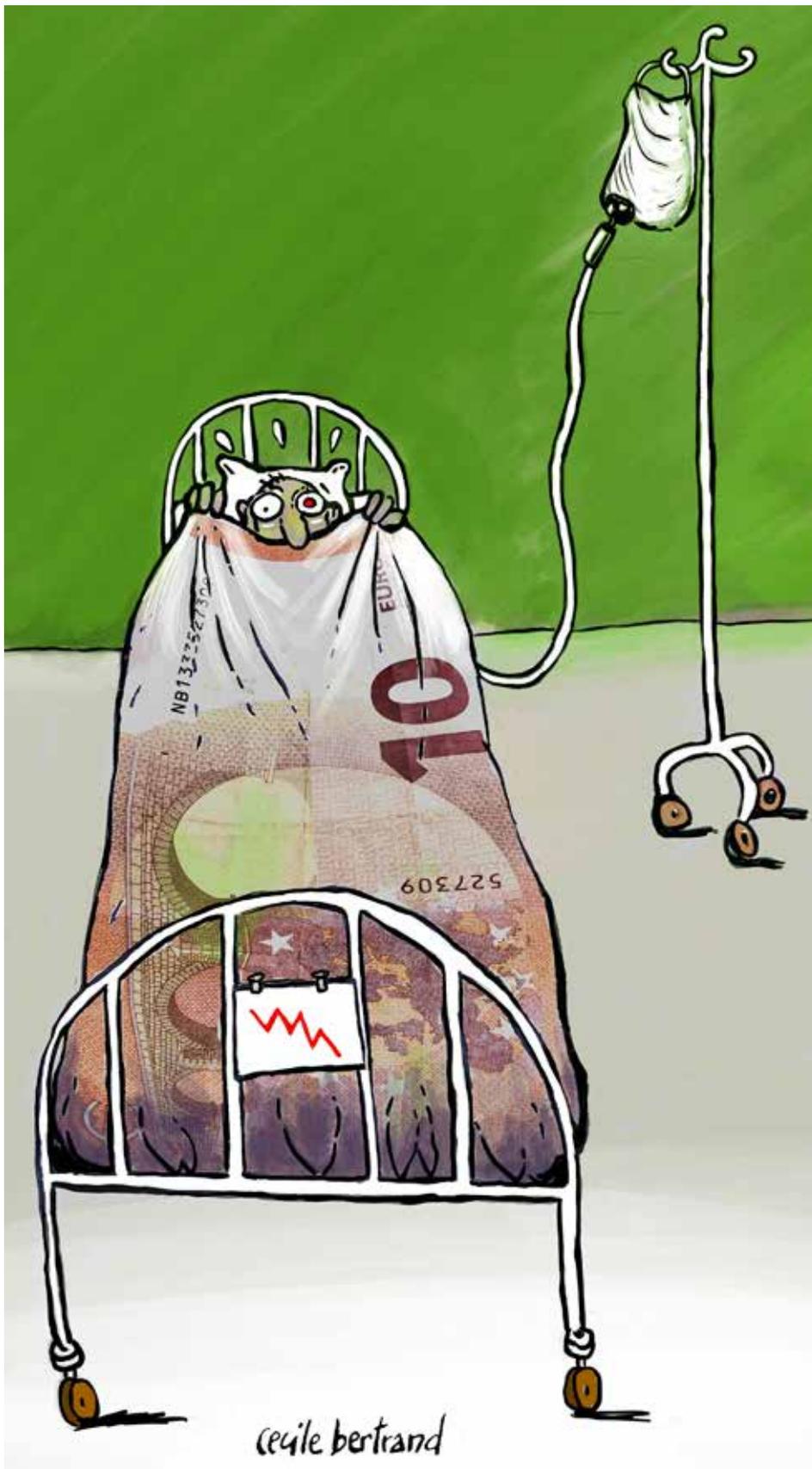
Spiritualité et management : entre imposture et promesse. Une lecture théologique est le titre de la thèse de doctorat à l'UCLouvain écrite par la théologienne française Sophie Izoard-Allaux, par ailleurs coautrice de l'ouvrage *Bâtissons du sens. Pour une esquisse d'un management intégral*. La recherche de celle qui a déjà une expérience professionnelle en tant que juriste autour de la politique européenne sociale et de l'emploi, s'inscrit dans un projet plus vaste mené au sein de la Chaire Droits et Religions de l'UCLouvain. (J.Bd.)



Frédéric LENOIR et Nicolas HULOT, *D'un monde à l'autre. Le temps des consciences*, Paris, Fayard, 2020. Version classique prix : 22,45€. Via L'appel : - 5% = 21,33€. Version poche prix : 8,25€. Via L'appel : - 5% = 7,84€.

Michel DAMAR et Joseph PIRSON, *Diriger à la lumière de l'Évangile*, Münster, LIT Verlag, 2013. Prix : 19,90€ (aucune remise sur ce titre).

La griffe de Cécile Bertrand



INDICES

IGNORÉES.

Il y a beaucoup de chances que le vote des conclusions du prochain synode de l'Église catholique, qui aura lieu dans un an, ne comprenne pas de voix féminines. Seuls les évêques (donc des mâles) pourront se prononcer sur les recommandations faites au pape. Toutefois, les femmes pourront tout de même donner leur avis. Quelle chance !

RECONNUE.

La Grande Procession de Tournai, qui existe depuis 1092, a été inscrite sur la liste des chefs-d'œuvre du patrimoine oral et immatériel de la Fédération Wallonie-Bruxelles.



APPROUVÉ.

La Conférence épiscopale du Texas s'est réjouie de l'entrée en vigueur d'une loi durcissant fortement les conditions d'accès à l'IVG, suite au refus de la Cour suprême des États-Unis d'en bloquer l'application. Au grand dam de Joe Biden et des organisations combattant pour la liberté des femmes.

RECONSTITUÉE.

Près de Jérusalem, une église byzantine du VI^e siècle, dont il ne reste que les fondations, a été virtuellement rebâtie par des archéologues israéliens. Consacré à un martyr, l'édifice, qui comprend de superbes mosaïques et des inscriptions en grec, est visitable via une application en ligne.

www.martyr.app/



© Magazine L'appel - Stephan CRAWEZ

UN INTELLECTUEL ENGAGÉ.**L'action collective est indispensable pour provoquer le changement social et lutter contre le capitalisme.**

« **L**a rencontre avec les étudiants étrangers m'a amené à me questionner sur la manière de faire mon métier. Avec la sociologie, j'ai voulu comprendre les formes de dominations sociales et pouvoir lutter contre elles. J'essaie de mettre cela en pratique et, par conséquent, de donner un sens à mes recherches. Je ne travaille pas pour n'importe qui, mais surtout pour des acteurs qui ont des raisons de lutter contre les diverses formes de dominations. La sociologie peut les aider à mieux concevoir leur lutte et obtenir des résultats meilleurs. »

À quatre-vingt-quatre ans, professeur émérite de sociologie dans divers instituts de l'UCLouvain (FOPES, Institut d'Étude du Développement...), Guy Bajoit poursuit son inlassable travail de recherche. Engagé, se définissant de gauche, il botte en touche sur la question de l'équilibre entre le statut de chercheur et celui de militant. S'il a d'abord été ingénieur commercial, c'est en découvrant les questions de développement à travers son poste de directeur financier à l'UCL (encore à Leuven) qu'il bifurque à la fin des années soixante vers la sociologie.

CLASSE PRODUCTRICE ET CONSOMMATRICE

Dans son dernier ouvrage, *Le capitalisme néo-libéral*, le chercheur construit sa réflexion par étapes, engrangeant les définitions et les clarifications pour permettre au lecteur de le suivre dans ses raisonnements. « *Les rapports de classe sont vieux comme le monde*, note-t-il. *Il y a toujours eu dans certaines parties du monde des relations entre des gens qui n'avaient pas d'autres choix que de continuer à produire et à travailler pour en enrichir d'autres qui s'approprièrent cette richesse et qui la géraient à leur gré.* » Mais les classes sociales ont évolué. « *L'ouvrière a été productive et la bourgeoise, gestionnaire. Depuis l'arrivée du néo-libéralisme,*

elles ont changé, il faut donc trouver les mots qui conviennent pour le dire. »

Même si son propos génère parfois des incompréhensions, Guy Bajoit insiste : « *Je continue à utiliser la méthode marxiste en essayant de voir aujourd'hui qui est dominant et qui est dominé. Les humains sont inépuisables pour trouver les raisons de faire travailler les autres pour eux-mêmes. Aujourd'hui, c'est pour cela que l'on dit "néolibéralisme". Il s'agit d'une réactivation d'un vieux modèle qui remonte au moins à la main invisible du marché et à Adam Smith. La nouvelle manière de faire travailler les gens pour s'enrichir consiste à manipuler et à créer les besoins de consommation, et à les endetter. Pour qu'ils consomment comme ils le voudraient, ils n'ont d'autres choix que d'accepter les conditions nouvelles de production. La classe productrice est devenue une classe consommatrice.* »

MODÈLE SUBJECTIVISTE

Guy Bajoit analyse longuement le passage du capitalisme industriel de l'État-nation vers le néo-libéral mondialisé contemporain. Tout en étudiant un autre passage, celui du modèle culturel progressiste de la première modernité au subjectivisme actuel qui glorifie l'individu acteur et sujet de lui-même et acteur autonome de sa vie personnelle. Et qui, selon lui, correspond à l'utopie d'aujourd'hui. « *L'utopie repose sur le modèle culturel propre à chaque époque. Elle a été civique chez les Grecs, aristocratique chez les Romains, chrétienne au Moyen Âge, progressiste pendant la modernité. Le progrès était une magnifique utopie : croire que demain serait meilleur qu'aujourd'hui grâce au travail, à la science et à la technique.* »

Si tout le monde peut croire dans un modèle culturel, il n'en va pas de même pour l'idéologie. « *Les patrons, comme les ouvriers, croyaient au progrès, même si ses interprétations étaient variables. Dans le modèle subjectiviste, deux*

Débusquer et comprendre les dominations

GUY BAJOIT VEUT AIDER LES ACTEURS EN LUTTE

Propos recueillis par Stephan GRAWEZ

Dans un ouvrage dense, mais didactique, le sociologue belge resitue les évolutions du capitalisme et parcourt les conditions de réussite – voire d'efficacité – des mouvements sociaux qui le combattent. Un vrai manuel pour comprendre les luttes d'aujourd'hui.

interprétations différentes existent. Pour la classe dominante, il faut être CCC : un bon consommateur, un bon compétiteur, un consommateur connecté sur le net et sur les écrans toute la journée. "C'est cela que nous voulons que tu sois, parce que cela nous enrichit et c'est cela qui te fait travailler...". Pour les autres, au contraire, être sujet cela veut dire : sois toi-même, sois heureux dans ton corps, dans ton cœur, dans ta tête... Choisis ta vie, décide de ce que tu veux faire, gagne-là tout de même si possible car si tu ne la gagnes pas tu vas dépendre de la collectivité.»

LES EUPATRIDES

Guy Bajoit va pourtant encore plus loin en proposant de remplacer l'utopie par l'eutopie. En grec, le "u" c'est "nulle part" ; et le "eu", c'est "heureux". « Les eupatrides sont des gens qui ont une origine sociale heureuse. C'étaient les gens de la classe dominante grecque, d'une origine sociale riche. L'eutopie peut exister. Je dirais même qu'elle existe chez tous ces

gens qui ont refusé d'être des individus CCC, qui ont définitivement choisi d'être des sujets-acteurs de leur existence, qui ont opté pour une vie presque marginale. »

Une dynamique que l'on retrouve notamment dans le mouvement de la transition que le sociologue décrypte : « Il démontre qu'il est possible de vivre autrement, qu'on peut fuir le néo-libéralisme, vivre à côté de lui... » Avec le risque d'une révolution uniquement personnelle, qui se méfie du politique. « Des mouvements sont très expressifs, pleins d'imagination et de créativité. Mais, en ce qui concerne l'amélioration concrète des conditions de vie matérielles et sociales d'une population, je ne vois pas en quoi cela change beaucoup les choses. »

S'il n'invente pas l'horloge, l'octogénaire remet cependant bien des pendules à l'heure. La démarche est exigeante, mais accessible. Pas besoin de notions d'économie pour comprendre son propos. Et les habitués des sciences sociales y retrouve-

ront un aggiornamento de la pensée d'Alain Touraine, à laquelle il ajoute une longue analyse des méthodes des mouvements sociaux. Il dé-cortique leurs modes d'action, les conditions de leur réussite, eux qui sont souvent maîtres en indignation, en mobilisation, tout en peinant souvent à s'organiser. L'échec du mouvement des gilets jaunes, incapables d'y parvenir, de déléguer le pouvoir, d'entrer en négociation et d'unifier les revendications, est à ses yeux cinglant. Sa démarche décapante permettra aux acteurs sociaux de comprendre leurs échecs ou leurs tâtonnements. ■



Guy BAJOIT, *Le capitalisme néo-libéral*, Louvain-la-Neuve, Académia-l'Harmattan, 2021. Prix : 20€. Via L'appel : - 5% = 19€.

Retrouvez la version longue de cet article dans les + de L'appel :

www.magazine-appel.be

INDICES

INTOLÉRANT.

Un tableau exposé par des étudiants de l'université du Bosphore, représentant la Kaaba de La Mecque aux côtés de drapeaux aux couleurs de l'arc-en-ciel a été qualifié d'incitation à la haine par le ministère turc de la Justice. Qui a déclaré récemment : « L'homosexualité est considérée comme interdite et "illicite" (Haram) dans la littérature islamique. »

TAPE-À-L'ŒIL.

Les bus de Montréal se sont baladés tout l'été avec sur leurs flancs, écrit en grand, le slogan « Jésus t'aime ». Selon un sociologue de l'université Laval, cette manière contemporaine de communiquer est une des caractéristiques des Églises évangéliques.



VOILÉE.

Selon la Cour de justice de l'Union européenne, interdire le voile au travail n'est pas discriminatoire. Elle ajoute cependant que, pour appliquer cette interdiction, l'employeur doit prouver du préjudice causé par le port d'un signe religieux visible.

DÉNONCÉ.

En Chine, la province du Heilongjiang a organisé un système de récompenses pour le signalement de "crimes" liés à la pratique religieuse. Les informateurs sont rémunérés pour signaler ces faits aux autorités. Cette mesure est un pas en plus dans la discrimination des chrétiens dans ce pays.

DÉBOULONNÉ.

Les autorités mexicaines ont décidé que la statue de Christophe Colomb qui orne une des places centrales de Mexico serait remplacée par celle d'une femme olmèque.

Annoncer le Christ comme un signe d'humanité

Propos recueillis par Paul FRANCK

JEHANNE BOUSSARD, AUMÔNIÈRE AUPRÈS DES MALADES

Ancienne docteure en éducation physique, Jehanne Boussard a été responsable de communautés chrétiennes à Dubaï, avant de devenir aumônière d'hôpital en Belgique. Faisant l'expérience enrichissante d'un « accompagnement spirituel dans un milieu pluraliste ».

« **J'**ai toujours accordé beaucoup d'importance au fait que l'on dit que Jésus est à la fois vrai Dieu et vrai homme. Il est très important dans un hôpital de porter cette dimension humaine que possède chaque malade. L'aumônier n'est pas seulement là pour faire des prières, comme certains le pensent, son rôle est de révéler l'humain en profondeur. Dieu est incarné par le Christ, sa manière d'être, de vivre, de rencontrer, de cheminer. Révéler à tout être humain qu'il en vaut la peine, qu'il est quelqu'un d'important dont l'humanité a besoin, malgré sa souffrance, sa maladie, son âge. »

Jehanne Boussard est aumônière dans un hôpital public belge. Ce type d'établissement doit en effet être un lieu où les patients ont droit, en plus de soins de qualité, à une assistance morale, religieuse ou philosophique. Mais c'est toujours à la demande des malades que se déroulent les visites. Elle fait partie d'une équipe dont la responsable est une religieuse, sœur Bérengère, et dont, depuis peu, est également membre un père dominicain, Philippe Henne. Ils sont disponibles vingt-quatre heures sur vingt-quatre et une permanence est organisée tous les jours.

DIGNITÉ PARTAGÉE

« Il me semble important que, dans l'accompagnement de la maladie, de la mort qui arrive, de l'angoisse de la mort, le patient puisse découvrir quel sens il peut donner à cet instant, explique Jehanne Boussard. Une souffrance, une maladie, est un moment où l'on peut faire circuler l'amour. C'est peut-être difficile à dire, mais lorsque quelqu'un meurt entouré de ses proches, de cette chaleur humaine et de cette dignité partagée, il se dit quelque chose de Dieu. Le Christ a donné sa vie pour que nous puissions vivre la nôtre en plénitude. Je me souviens du mariage célébré quelques jours avant la mort d'une patiente. Un moment de bonheur absolu ! »

Âgée de 59 ans, l'aumônière a un parcours singulier. Après une licence à Liège et un doctorat à l'ULB en éducation physique, elle s'est tournée vers la psychologie médicale. « Ce qui m'intéressait, raconte-t-elle, c'était de rencontrer l'être dans sa totalité, corps et esprit. Mon souci était de contribuer au bien-être de l'être humain. J'ai donc commencé à travailler en psychologie médicale à l'université de Liège où j'étais responsable des activités corporelles. Je me suis mariée et nous sommes partis à Dubaï. Mon mari était médecin et j'ai commencé à travailler dans l'eau avec les enfants à problèmes physiques, handicap génétique et bien d'autres pathologies. J'ai fait cela pendant trente-sept ans. J'ai adoré ce travail. Ces enfants passaient de main en main et moi, j'étais dans le non-médical, le relationnel, le plaisir et l'amusement. Puis j'ai eu une fille et je me suis dit, dès ses trois ans, que ce serait bien aussi de lui faire découvrir la foi. »

UNE FOI ACTIVE

Jehanne Boussard a eu « la chance » de vivre dans une famille chrétienne habitée par « une foi active ». À dix-huit ans, elle fait partie de la fraternité des Filles de la Croix à laquelle, aujourd'hui encore, elle donne de son temps. Mais à Dubaï, en pleine terre musulmane, elle s'est trouvée confrontée à une forme de « vide ». Si, dans les Émirats arabes unis, il règne une liberté de pratique,

il y est interdit d'évangéliser. L'État a octroyé un terrain où toutes les confessions religieuses peuvent avoir un lieu de culte : catholiques, orthodoxes, protestants, maronites, chaldéens, etc. Les catholiques avaient et ont encore un évêque suisse dont le diocèse est le plus grand du monde. Elle pratiquait, pouvait rejoindre la communauté philippine, mais sans avoir de liturgie dans sa langue. C'est pourquoi elle a créé une paroisse francophone qui compte plus de trois mille membres.

« Mettre en place petit à petit ce qui était nécessaire pour nourrir spirituellement cette communauté francophone a été une expérience formidable, se souvient-elle. J'y suis restée vingt-huit ans. Il régnait une ferveur intense, un besoin de nourriture spirituelle. Par exemple, pour Pâques, seize célébrations étaient organisées, une pour chaque communauté chrétienne. Nous avons réalisé tous ensemble un chemin de croix international. Mais tout cela avait lieu dans l'enceinte, pas dans des lieux publics. Malheureusement, ça s'est mal terminé. Notre couple a éclaté et j'ai dû rentrer en Belgique en ayant perdu mon travail. Je me suis retrouvée ici presque sans rien. »

UN NOUVEAU DÉPART

Jehanne Boussard a ainsi dû rebâtir une autre vie. Que faire ? Comment retrouver cette nourriture spirituelle qui l'avait construite et fait grandir en humanité et en spiritualité ? Elle s'est inscrite dans une équipe de catéchuménat pour adultes, tout en participant à un groupe de prière lié aux Filles de la Croix. Une fraternité dont faisait partie Isabelle Brabant et son mari, aumôniers hospitaliers. Ce sont eux qui, pour elle, ont interpellé Caroline Werbroek, déléguée épiscopale pour le vicariat de la santé. « Je n'avais pas du tout songé à cela, confie-t-elle. Mais cela faisait partie de mes expériences. J'ai, à l'hôpital et dans ma pratique avec les enfants, recherché l'homme sain, bien dans son corps et dans sa tête. Avec cette vision, je vois toujours chez le malade ce qui reste beau, ce qui fait qu'il est autre chose qu'un corps souffrant. »

« Je cherche à révéler à tout être humain qu'il en vaut la peine. »

Mais on ne s'improvise pas aumônier ou aumônière. C'est une mission confiée par le diocèse, et les candidats doivent se former et effectuer un stage afin de discerner ce qui convient vraiment aux patients et à la personne concernée. C'est ainsi qu'elle s'est inscrite à l'ISPC, lieu de la formation théologique et pastorale du diocèse de Liège. « J'ai suivi les cours et cela m'a vraiment passionnée de faire cet approfondissement pour mieux saisir les Évangiles et la théologie. Vivre et comprendre la parole comme profondément incarnée dans le réel de l'existence humaine. Exigeant et enrichissant. C'est un nouveau métier, une nouvelle formation, une approche différente de ce que j'avais vécu antérieurement. » Cela fait quatre ans qu'elle a reçu le mandat d'aumônière de Monseigneur Delville. « Je suis vraiment heureuse d'avoir rencontré sœur Bérengère. Nous nous complétons, nous trouvons du plaisir à travailler ensemble. C'est ainsi que j'ai petit à petit fait l'expérience de l'accompagnement spirituel dans un milieu pluraliste. » ■



UN COACHING BASÉE SUR L'INSTANT.
En lien avec l'animal, pour se révéler à soi-même.

Is s'appellent Clochette, Fontana, Kamal, Mémo ou Pépita, et sont coachs. De leur puissance physique émane une force tranquille, leur regard pénétrant semble sonder l'âme, leur simple présence suffit à faire tomber les barrières de celui ou celle qui leur fait face. Sans prononcer la moindre parole, car ce sont des chevaux et une ânesse. Ils cachent bien leur jeu, lorsqu'on les voit tranquillement paître le long d'une petite route sur la commune de Blicquy, entre Leuze et Ath. Pourtant, dans leur domaine, ils sont redoutables.

Appelons-le Paul. Depuis deux mois, cet homme est en *burn-out*. Mais aujourd'hui, lorsqu'il arrive au centre, il pète le feu. Il a magnifiquement récupéré, est intarissable, envisage déjà sa reconversion. Or, dans la prairie où il commence à discuter avec la formatrice, les uns après les autres, les onze animaux disséminés autour de lui se couchent. Stupéfait, il convient que, peut-être, il devrait en effet accepter de se poser.

TRAVAIL RELATIONNEL

La pâture où a eu lieu cette séance d'équicoaching longe la ferme de Frédéric De Roo. C'est lors d'un atelier en développement personnel que cet éleveur de vaches limousines a rencontré son épouse, Laure De Voeght, une ancienne kinésithérapeute devenue formatrice dans cette pratique encore peu connue. « À la différence de l'équithérapie, qui part du principe que notre passé est ce qui nous a construit et fait qui on est maintenant, explique-t-elle, l'équicoaching est dans l'instant présent et tourné vers le futur. On se demande que mettre en place pour avancer. » C'est en cherchant une jument pour sa fille qu'elle a trouvé la sienne, assez sauvage, jamais montée. Et qui, au début, la rejetait. « Ce fut un long travail relationnel, se souvient-elle. Au début, elle me présentait son arrière-train, je ne parvenais pas à l'approcher. Cela a duré six mois. Elle m'a obligée à m'affirmer face à elle, reflétant ainsi pas mal

de mes comportements qui n'étaient pas les plus adaptés. Quand j'ai vu tout le travail qu'elle m'a fait faire, je me suis dit que les chevaux avaient quelque chose en plus. Je me suis intéressée à cet effet miroir qui vient révéler nos manquements, nos propres peurs, ce qui ne va pas à l'intérieur et que l'on n'arrive pas à exprimer. »

LANGAGE NON VERBAL

Convaincu que les chevaux ont « des choses à nous dire », le couple en acquiert progressivement d'autres, juments et hongres, un poney, et même une ânesse. « Je crée un lien entre l'animal et la personne, raconte Laure De Voeght. Dès que les chevaux me voient arriver avec quelqu'un qu'ils ne connaissent pas, ils savent que c'est pour de l'équicoaching, alors ils approchent. Ils sont des spécialistes du langage non verbal. Ce sont en effet des proies, et la seule chose qui leur permet de rester en vie est d'être très vigilants, d'observer le langage corporel d'une personne ou d'un animal afin de voir s'il constitue un danger ou non. »

La formatrice reçoit des gens en *burn-out*, en perte de sens, d'identité, qui ont besoin de se retrouver, se posent des questions sans trouver de réponses. Ils sont perdus dans la vie, se sentent coincés, doivent avancer. Il faut alors les relier avec ce qui fait sens pour eux, avec ce qu'ils ont vraiment envie de faire. « Le cheval a besoin que l'humain soit congruent, c'est-à-dire aligné entre ce qu'il pense, ressent et fait. S'il sent qu'il n'est pas cohérent, il va le lui montrer, vient le bousculer, lui tourne le dos... C'est assez magique. Il sait exactement comment il doit se comporter avec la personne pour venir révéler ce qui ne va pas et l'obliger à aller se reconnecter à ce qui se passe au plus profond de lui. Cela permet de faire émerger des prises de conscience très puissantes. Le cheval impose de passer par le corps, d'être vraiment dans l'énergie de l'âme. Si on est dans la tête ou dans le mental, ça ne marche pas. Un che-

Une autre façon de se soigner

UN CHEVAL NOMMÉ COACH

Michel PAQUOT

« On n'a rien à apprendre aux chevaux, ils sont là pour faire grandir l'humain. » Forte de cette conviction, Laure de Voeght a ouvert dans le Hainaut un centre d'équicoaching où, face à l'équidé, la personne en souffrance est amenée à regarder au fond d'elle-même.

val peut se comporter avec deux personnes de manière différente pour révéler la même chose. Ou, a contrario, avoir le même comportement pour révéler des choses différentes. Comme s'il sentait ce qu'il devait faire pour laisser émerger une émotion, un souvenir, un mal-être. »

L'ÂNESSE PÉPITA

Chaque "coach" a un peu sa "spécialité". Très souvent, c'est d'ailleurs l'animal qui choisit son "client" et non l'inverse. L'une des juments, « la mère par excellence », se présente si la personne a des difficultés relationnelles avec ses enfants. Laure De Voeght se souvient d'un cheval venu spontanément poser son pied sur celui d'un homme qui a reconnu que se faire marcher sur les pieds était son quotidien. Un autre, d'ailleurs rebaptisé No Limit, a l'habitude de bousculer la personne jusqu'à ce qu'elle dise stop. Il s'était par exemple positionné face à une femme, lui attirant son pull, puis son bras qu'il s'amusait à lever, sans

susciter la moindre réaction de sa part. Jusqu'à serrer sa main un bon coup. « J'étais en train de me dire que j'allais peut-être dire qu'il fallait qu'il arrête », a alors confié l'intéressée. Qui, dans la vie, a-t-elle avoué, se laissait faire, attendant d'être vraiment "mordue" pour réagir.

Dans son équipe, Laure De Voeght compte également une ânesse. « Normalement, on ne coache pas avec cet animal qui est plus lent, admet-elle. Mais aussi plus rassurant pour quelqu'un qui n'est pas à l'aise. Au milieu du troupeau, Pépita a dû trouver sa place. C'est pourquoi elle va vers ceux qui ont plus de mal à prendre la leur dans la vie ou qui se sentent différents. » Si, chez ces animaux, il s'agit d'un don naturel, il faut néanmoins leur laisser le droit de le conserver. Un cheval de manège qui tourne en boucle le perd en partie. C'est pourquoi ceux du centre ne sont pas montés. Et la pouliche qui y est née n'a pas été dressée. Chaque séance dure entre une heure

et quart et deux heures et en équivalait à quatre ou cinq de coaching traditionnel.

Le lieu, qui possède en outre trois gîtes et un chalet ouvert aux séminaires ou team building, s'appelle Zom'Altitude à cause de l'étrange construction de forme ronde située à côté de la ferme. Il s'agit d'un zome, un bâtiment édifié sur le nombre d'or, celui qui sous-tend la vie, et qui vibre à l'énergie des cathédrales. Il permet à ceux qui y pénètrent de faire monter leur taux vibratoire et de faciliter leur travail d'introspection et de médiation. Ce zome, assemblage de losanges surmontés d'une étoile vitrée à douze branches et à l'acoustique très particulière, est le plus grand de Belgique. Il accueille des cours de yoga, des séances de méditation et des ateliers de développement personnel. ■

Zom'Altitude, rue du Faulx 2,
7903 Blicquy.
eD info@zomaltitude.com
www.zomaltitude.com/

Femmes & hommes

ANDRÉ GAILLY.

Décédé le 3 septembre à l'âge de 92 ans, il avait été secrétaire général d'Entraide et Fraternité-Broederlijk Delen, puis chargé des projets Amérique Latine et internationaux d'Entraide et Fraternité. Il a marqué ces ONG de sa forte personnalité, de sa foi chrétienne et de son souci de la corresponsabilité, comme il l'a aussi fait au Centre de formation Cardijn (CEFOC).

ALESSANDRA SMERILLI.

Religieuse italienne et économiste, elle a été nommée par le pape au poste de secrétaire du dicastère du développement humain intégral, le "ministère" qui gère l'ensemble des questions de développement. C'est la première femme à occuper de telles fonctions au Vatican.

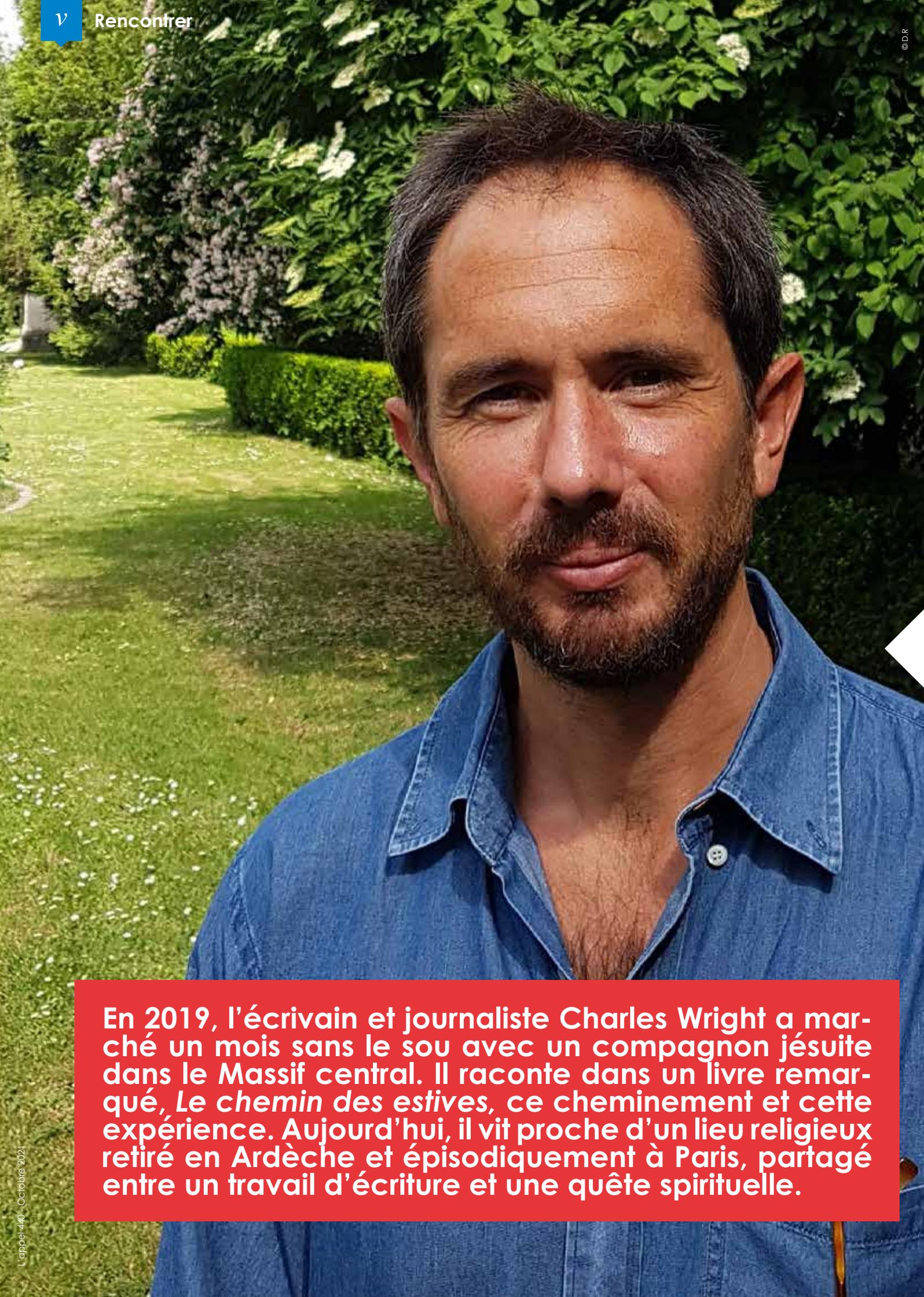


MATTHIEU JASSERON.

Prêtre du diocèse de Sens-Auxerre (France), il est suivi sur le réseau social TikTok par 633 000 abonnés qui apprécient sa façon d'aborder la religion avec modernité. Il y a notamment écrit : « Il n'est marqué nulle part dans la Bible que l'homosexualité est un péché. (...) Dieu aime tous ses enfants. Il nous a tous créés par amour et pour l'amour. » Les autorités de son diocèse se sont désolidarisées de ses propos...

CLAUDE CLIPPE.

Ancien président des Équipes populaires, il est décédé fin août. Lors de Passeport 2000, rassemblant les catholiques du sud du pays en 1994, il présidait le Conseil général de l'apostolat des laïcs (actuel Conseil interdiocésain des laïcs de Wallonie-Bruxelles).

A portrait of Charles Wright, a man with a beard and short dark hair, wearing a blue denim shirt. He is standing outdoors in a lush green garden with a path and various plants in the background. The lighting is bright, suggesting a sunny day.

En 2019, l'écrivain et journaliste Charles Wright a marché un mois sans le sou avec un compagnon jésuite dans le Massif central. Il raconte dans un livre remarqué, *Le chemin des estives*, ce cheminement et cette expérience. Aujourd'hui, il vit proche d'un lieu religieux retiré en Ardèche et épisodiquement à Paris, partagé entre un travail d'écriture et une quête spirituelle.

Charles WRIGHT

« JE SUIS UN CHRÉTIEN AGNOSTIQUE »

Propos recueillis par GÉRALD HAYOIS

— **Qu'est-ce qui a été particulièrement marquant pour vous lors de votre périple à pied dans le Massif central en 2019 ?**

— Cette expérience de vie itinérante à la merci des autres, des rencontres, m'a mis dans un état de disponibilité intérieure. Quand on a les mains ouvertes, on reçoit énormément dans un contact très charnel, direct avec les personnes rencontrées et la nature, la communion avec ce qui nous entoure, les animaux, les arbres. Je n'en pouvais plus de cette société bavarde où les écrans sont omniprésents. J'ai retrouvé alors la joie simple d'exister.

— **Tous les soirs, c'était l'inconnu, la recherche de nourriture et d'un gîte...**

— Quand on arrive chez les gens les mains vides, on révèle en eux ce qu'il y a de bien, de divin en quelque sorte, c'est-à-dire le sens de l'hospitalité. Il faut un certain courage pour recevoir des inconnus et j'ai constaté qu'il y a des trésors d'humanité chez beaucoup de gens. La

« La radicalité évangélique peut se vivre en dehors des clous. »

philosophe Hannah Arendt a parlé de la banalité du mal. Je crois que la banalité du bien existe aussi. J'ai fait cette expérience-là. J'ai rencontré des gens ordinaires dont on ne

parle jamais qui œuvrent silencieusement à rendre la société plus humaine et plus juste.

— **Vous avez marché avec peu de bagages, un livre de méditation religieuse, les écrits de Rimbaud, et vous êtes fasciné par Charles de Foucauld.**

— J'ai avec eux un compagnonnage très intime. J'aime ces êtres qui refusent de se couler dans la banalité, ne veulent pas transiger avec leur désir, leur fidélité à l'enfance. Ce sont aussi deux figures de l'errance. Rimbaud est un errant qui a la passion finalement triste qui l'amène à la mort. Foucauld va de la passion triste à la joie profonde. C'était intéressant, en marchant, de méditer sur ces deux vies.

— **Cette traversée a été aussi pour vous une épreuve de discernement. Vous étiez alors au noviciat chez les jésuites, mais finalement, vous n'êtes pas rentré dans les ordres.**

— J'avais passé une année entière au noviciat et ma décision de ne pas poursuivre est l'aboutissement d'une très longue recherche. J'ai changé radicalement de cap de vie quand j'avais près de trente ans. J'ai été alors imprégné d'un désir d'absolu et le débouché naturel m'a paru être classiquement la vie religieuse. J'ai cherché pendant pratiquement dix ans dans différentes directions. Je suis allé pendant un an dans un monastère, puis j'ai vécu dans des ermitages. Plus j'approfondissais

mon expérience spirituelle, plus j'avais le sentiment que je ne rentrais pas dans le rang et que la radicalité évangélique qui m'habitait, je pouvais la vivre "en dehors des clous". Je pense que la sainteté se cherche de plus en plus en dehors des cloîtres et des couvents et qu'on entre progressivement dans le temps des laïcs baptisés. Je dis cela sans jugement de valeur négatif pour les gens qui donnent leur vie dans les congrégations religieuses, mais il m'a fallu beaucoup de temps pour comprendre que le Christ m'appelait à vivre L'Évangile radicalement et de manière singulière, personnelle. Je crois qu'on est très nombreux dans ce cas. Quand j'étais dans les "ordres", j'étais mal à l'aise avec tous les marqueurs identitaires, tout ce qui singularise le clerc du reste des laïcs chrétiens.

— **Voire famille était-elle chrétienne ?**

— Je viens d'un milieu culturellement chrétien. J'ai reçu beaucoup de choses qui ne provenaient peut-être pas d'une foi fortement vécue, habitée intérieurement, mais qui m'ont quand même structuré. À dix-huit ans, je ne rêvais que de prendre la tangente. J'avais une soif d'absolu et le pressentiment qu'elle ne pourrait s'étancher dans une vie sociale telle que le modèle familial le proposait, c'est-à-dire faire une belle carrière professionnelle. Il y avait un appel à quelque chose qui était flou encore et dont je ne savais pas trop quelle forme lui donner.

— **Vous avez alors fait des études et exercé différents métiers.**

— J'ai travaillé dans le monde politique, écrivant des discours pour un ministre, ainsi que dans l'édition, la presse écrite. Si je réussissais socialement, dans le fond, je ressentais un vide, une soif qui ne parvenait pas à s'étancher. J'ai du mal à parler de cela, mais, vers trente ans, est né en moi le sentiment d'une Présence que je ne pouvais pas complètement nommer. Il a fallu du temps pour que je me rende compte que c'était pour moi le visage du Christ. C'était une trouée, quelque chose qui sortait de mes limites, et la découverte de la vie spirituelle, d'un continent en soi qui est immense et fait éclater ces limites.

— **« J'ai choisi de régler ma conduite sur celle d'un charpentier juif et cela me libère », avez-vous écrit.**

— J'aime chez Jésus son sens de l'hospitalité. Il accueille toute personne, quelle qu'elle soit. Pour moi, être chrétien, c'est essayer de vivre dans l'esprit et le style de vie de cet homme, Jésus, non pas de l'imiter littéralement, mais de s'inspirer de son esprit, de vivre dans son compagnonnage qui m'apprend peu à peu ce que c'est l'aventure humaine, ce que c'est que d'aimer.

— **Vous y parvenez ?**

— On n'y arrive pas, évidemment. On est pris par soi et, en même temps, le fait de ne pas y arriver n'est pas décourageant.

On n'est pas jugé. Chaque jour, on recommence. L'amour, c'est un pas et encore un pas. On n'a jamais fini d'essayer d'aimer. Voilà ce qui fait une existence chrétienne.

— **Qu'essayez-vous d'apporter aux autres ?**

— De la présence, aider à trouver en eux la source d'énergie. C'était ce que faisait le Christ dans ses rencontres. Il réactive une sorte de foi élémentaire en la vie. Sa liberté m'attire beaucoup. Cet homme ne se laisse pas emprisonner par les déterminismes. Je trouve cela très beau.

— **Jésus, vous en parlez essentiellement comme d'un homme. Est-il aussi Dieu ou divin pour vous ?**

— Je ne suis pas théologien. Les catégories ou subtilités théologiques, je ne les connais pas. Aujourd'hui, je ne me prononce pas. Je crois simplement qu'il nous apprend à devenir un homme. Je suis parti du noviciat parce que je n'en pouvais plus de ces catégories théologiques, tout en reconnaissant qu'il est nécessaire de réfléchir sur sa foi.

— **Vous écrivez : « Je suis un chrétien agnostique. »**

— Effectivement. L'Église est tentée par l'infailibilité, c'est-à-dire avoir réponse à tout. Or je rêve d'une Église qui soit un peu plus humble, qui ne sait pas tout et cherche avec les autres. J'ignore s'il peut exister une théologie chrétienne agnostique. J'ai eu la chance de découvrir la vie d'André Louf, un Belge, ancien père abbé de l'abbaye bénédictine des Cats, en Flandre française, qui a terminé sa vie dans un ermitage. J'ai écrit un livre à son sujet. Il parlait des moines comme des experts en athéisme. Quand on approfondit l'expérience intérieure, on rentre en contact avec son propre athéisme. On ne sait plus trop à quoi on croit si ce n'est en l'Évangile, à cette phrase : « *Nous avons cru en l'Amour.* » Pour le reste, franchement, on ne sait pas trop. Je ne voudrais pas tenir un discours exclusivement anti dogmatique. L'institution est importante, elle est faite pour tenir debout, mais, à un moment, il y a seulement en soi cette présence cordiale qui est aussi une absence et on avance un peu en tâtonnant. Je rêve d'une Église qui soit surtout du côté de ces chercheurs de Dieu qui avancent en tâtonnant dans la nuit.

— **Des fidèles au compte-goutte, des églises désaffectées : vous l'avez constaté dans votre périple dans la France profonde. Comment vivez-vous cela ?**

— Effectivement, nous avons fait la traversée d'une France déchristianisée, due en partie à un monde rural vidé de sa substance. Il faut être aveugle pour ne pas voir qu'il y a un ordre qui s'effondre, qui craque complètement. Il n'y a plus de vocations, plus de fidèles. Cela, c'est le constat. Est-ce que le christianisme peut disparaître ? La question est brutale et peut être posée. Je crois qu'il s'agit d'une mutation très profonde, et que c'est bon. Le christianisme a quelque part besoin d'être ré-évangélisé. On était peut-être dans un ordre qui n'était plus trop chrétien avec cette hiérarchie, les clercs d'une part, les laïcs de l'autre. On entre peut-être dans un temps où il n'y aura plus des chrétiens de première zone et de seconde zone. Il est temps de revenir à l'Évangile tout simplement, sans gnose, de retrouver cette fraîcheur qu'on a peut-être un peu obstruée par tout un édifice, retrouver cette Église de l'amitié, de l'hospitalité.

— **Vous avez aussi rencontré de nombreuses personnes ayant quitté l'Église catholique ou le christianisme...**

- Et je me suis rendu compte qu'on les a, ci et là, empoisonnés avec des discours sur le corps, sur la sexualité. Il est

important de dire aux gens qu'il existe un christianisme vécu qui ne donne pas le bourdon, une religion de la vie intense, du rire, de la liberté, de la jubilation. Pour moi, ce qui est en train de se passer n'est pas du tout décourageant. C'est un moment de l'histoire, un moment de basculement à saisir.

— **De quelle façon ?**

— On peut se recroqueviller. La tentation tribale du ghetto existe, et on est exposé à ce risque. On peut aussi se saisir du moment et essayer de témoigner au milieu des gens de cette joie de vie intense qui nous anime, comme disait le mystique flamand Jan Van Ruysbroeck au XIV^e siècle.

— **On ne peut nier l'existence au sein de l'Église de chapelles, par exemple entre adeptes de la tradition et aspirants au changement, et les relations entre eux souvent peu fraternelles.**

— Je trouve cela triste. Le remède est de sortir de nos chapelles ecclésiales, pas de nos sensibilités spirituelles qui peuvent être différentes. Sortir, pour moi, consiste à aller vers le monde. C'est pour cela que Foucauld ou Louf m'intéressent. Ils ont été pris dans toutes ces querelles et ils ont voulu en sortir. Foucauld est allé chez les Touaregs, ceux qui ne sont pas du sérail. Le salut de l'Église sera de sortir, non pas pour convertir ou être des propagandistes, mais en étant des témoins d'une sorte de présence en nous. Je crois à cette Église des moines de Tibhirine en Algérie, à des chrétiens qui n'ont plus de pouvoir, qui sont dépouillés de toute suffisance, de tout bien. Quand on n'a plus rien, on sort et on n'a plus rien à perdre. Il ne s'agit pas de ramener les autres à l'Église, mais à eux-mêmes.

« Il y a un christianisme vécu qui ne donne pas le bourdon. »

— **À la fin de votre livre, on comprend que vous ne poursuivez pas la formation pour devenir prêtre. Que s'est-il alors passé depuis ?**

— Il y a un appel profond au silence, à la solitude, au dépouillement, à la simplification. Cet appel est compliqué à vivre. La solitude chrétienne est toujours une solitude qui nous ramène vers les autres. Plus je m'enfonce dans la solitude et le silence, plus je suis renvoyé vers les autres. Pour l'instant, la façon de vivre cette contradiction est de partir régulièrement au "désert" et de revenir ensuite vers les autres. Je vis dans une cabane en bois, proche d'un petit monastère en Ardèche qui accepte ma condition singulière. Ses quelques frères vivent dans une simplicité radicale, extrême, et ont reconnu ma vocation particulière puisque je ne ferai jamais de vœux. Je participe un peu avec eux à la liturgie. Et régulièrement, je pars à Paris pour répondre à diverses sollicitations. Louf parlait de la nécessité pour l'Église d'être adossée au désert. Là où je vis, je suis dans une expérience de décapage radical où on réapprend les sensations primaires. Notre regard est saturé par un trop plein visuel et là, il n'y a rien de cet ordre-là. C'est la nudité extrême. On réapprend à écouter le silence où se niche une plénitude. J'aime beaucoup dire que le silence est une personne. ■

Charles WRIGHT, *Le chemin des estives*, Paris, Flammarion, 2021. Prix : 21€. Via *L'appel* : - 5% = 19,95€.

Charles WRIGHT, *Le chemin du cœur, l'expérience spirituelle d'André Louf*, Paris, Salvator, 2017. Prix : 21€. Via *L'appel* : - 5% = 19,95€.

Présence du passé

DANS LES PAS DES MINEURS

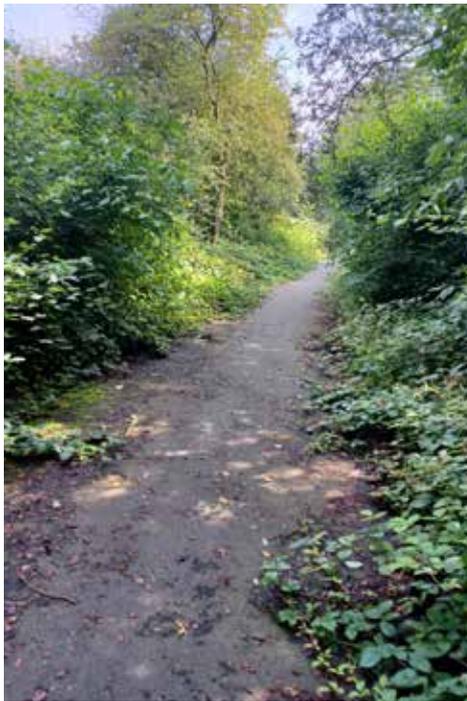
Texte : Christian MERVILLE / Photos : Thomas MERVILLE

Grimper sur un terril, c'est se laisser envoûter par ces lieux qui se dressent dans le paysage wallon comme des cairns, rappelant la présence de tous ceux qui ont travaillé dans les mines. À Charleroi, une balade familiale de six kilomètres accessible à tous mène le promeneur d'aujourd'hui entre passé, présent et avenir de cette région à redécouvrir.



UN TÉMOIN DU PASSÉ.

Les terrils font partie du paysage. Ce sont « nos montagnes à nous ». On en oublierait presque que ces buttes ne sont pas naturelles, mais se sont élevées dans le bruit et la poussière du travail épuisant de la mine. Aujourd'hui, la nature les a envahis pour le bonheur des marcheurs.



LE CHANT DES OISEAUX.

La balade débute par l'ancienne voie de chemin de fer qui permettait de transporter le charbon par wagons. Difficile d'imaginer le grincement des roues, le fracas des charrois dans cet écrin de verdure où le seul bruit est le chant des oiseaux et le vent dans les branches.



EN ROUTE VERS LE SOMMET.

Un sentier invite les marcheurs à gravir le terril. La pente est raide. La terre est noire. L'effort est rude. Chacun pense alors à la pénibilité du travail de la mine. Le noir, le manque d'air, l'étroitesse des boyaux. Aujourd'hui, ici, c'est le silence, une bonne petite brise et le ciel immense.



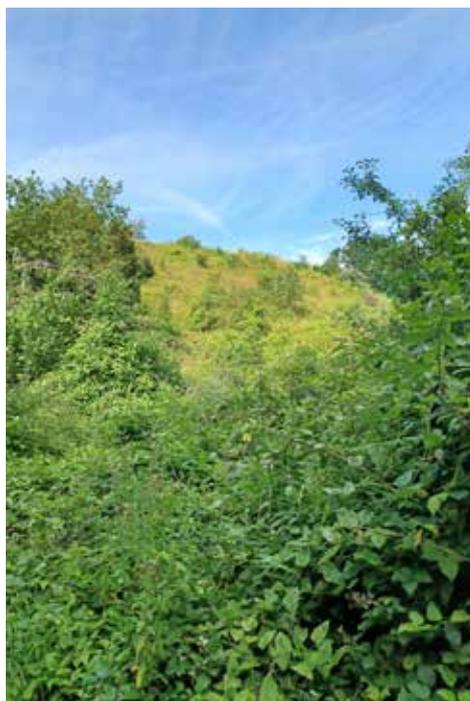
PRENDRE DE LA HAUTEUR.

Au sommet, le paysage est grandiose, à couper le souffle. À perte de vue, des usines, des cheminées, des traces d'une vie industrielle. Et au loin, bien sûr, un autre terril. De là-haut, on imagine à peine le bruit causé par toutes ces activités.



LIRE LE PAYSAGE.

En tournant la tête, on aperçoit une autoroute, une voie de chemin de fer, un canal. Le promeneur, fasciné, découvre cet environnement qui semble tout proche à vol d'oiseau. Il tente de se repérer sur cette maquette vivante offerte à son regard, tout en reprenant son souffle pour la suite de la balade.



LES MURS RACONTENT.

Au pied du terril, blottis autour de l'église, les anciens corons où vivaient les mineurs. Si les murs pouvaient parler, que raconteraient-ils de ce passé pas si lointain ? Il faut les écouter avant que de nouvelles constructions ne les remplacent.

SE PROMENER AILLEURS.

Le chemin se poursuit sur la crête du terril. L'œil du marcheur s'égaré vers l'horizon qui s'ouvre devant lui. Il se sent ailleurs. Ailleurs dans le temps, se souvenant des hommes qui descendaient dans les fosses. Ailleurs dans l'espace, au cœur de cette oasis de verdure à deux pas de la ville.

REDESCENDRE SUR TERRE.

Le sentier entame sa descente. Les plus jeunes accusent un petit coup de fatigue. À moins qu'ils n'éprouvent l'envie de rester plus longtemps sur ce lieu hors du temps où les plus anciens ont raconté diverses histoires. Et où l'on peut gambader, cueillir des fleurs des champs et remplir ses poches de cailloux.



LES COMPAGNONS DES MINEURS.

Au bas de la descente, passage devant le "Ranch du terril". L'occasion de se souvenir des animaux qui accompagnaient les mineurs sous terre. Les chevaux qui tiraient les wagonnets, mais aussi les oiseaux qui prévenaient des coups de grisou.



TAGUER L'AVENIR.

Des dessins d'enfants illuminent les murs noircis au fil des ans par la poussière du charbon et la suie des fumées. Comme une éclaircie, un coup de lumière, un arc-en-ciel. La lumière envahit les corons, à l'instar de la nature sur les terrils.

« Vous ne savez pas ce que vous demandez. » (Luc 10,38)

PAS VITE GÊNÉS,

LES ZÉBÉDÉE !

Gabriel RINGLET



Les fils de Zébédée sont là où ça compte dans les évangiles, en première ligne, en témoins privilégiés, dès la première heure.

Zébédée ! Voilà un nom qui m'a toujours fait rêver. Allez savoir pourquoi. Je devine que la sonorité n'y est pas pour rien. Facile à retenir, facile à appeler. Les trois "é" précédés du "z", ça met tout de suite de bonne humeur... Et quand, en plus, on apprend que le grec *Zebadaios* vient de l'hébreu *Zabad*, "Il a fait cadeau", quel magnifique programme de s'appeler *Ze-badyahu*, le "cadeau de Yad". Zédédée : Cadeau de Dieu !

On sait par l'Évangile que ce "Cadeau" a une femme, Salomé, qu'elle lui a donné deux fils, Jacques et Jean, et qu'il dirige une affaire de pêche qu'on devine florissante. J'imagine qu'à Bethsaïde, sur la devanture de la maison, il doit être inscrit : « *Zébédée et Fils.* »

RESTER TOUT PROCHE

Tout tourne bien jusqu'au jour où un rabbi de passage vient perturber la petite entreprise familiale. Alors que les deux frères réparent les filets avec le paternel, Jésus leur fait signe. « *Laissant aussitôt leur barque et leur père, ils le suivirent.* » (Mt 4,22) Sans compter que la maman aussi plante son mari et rejoint ses fils ! Pauvre papa qui, peut-être, pensait déjà à sa succession...

Avec Pierre, et parfois André, ces deux jeunes pêcheurs forment le noyau dur des premiers appelés, toujours présents quand il faut souligner l'importance de la révélation. Chez Jairo, par exemple, le chef de la synagogue qui vient de perdre sa petite fille : « *Il ne laissa personne l'accompagner sauf Pierre, Jacques*

et Jean. » Et les mêmes encore, avec André, lors de l'annonce de la ruine du Temple (Mc 13, 3).

Ces proches, depuis tout un temps, Jésus essaie de les préparer au chemin douloureux qui s'annonce. À trois reprises déjà, il a évoqué sa Passion. Et c'est alors, dans ce contexte tendu, que les deux fils revendiquent une place de choix : « *L'un à ta droite et l'autre à ta gauche.* » Pas vite gênés, les Zébédée ! Notons que chez Matthieu, ils sont un peu moins francs puisqu'ils chargent maman de la demande... (Mt 20, 21). Qu'on s'entende bien : à droite et à gauche, ce n'est pas d'abord une affaire d'honneur, mais le désir de rester tout proche de lui, comme depuis toujours. D'ailleurs, Jésus ne s'étonne pas. Il ne s'énerve pas. Il ne les blâme pas. Les dix autres, jaloux, sont indignés, mais pas lui. Par contre, il va creuser leur demande : « *Pouvez-vous boire à la coupe que je vais boire ?* » Et ils répondent : « *Nous le pouvons.* »

TÉMOINS JUSQU'AU BOUT

Qu'ont-ils vraiment compris à ce moment-là ? Y a-t-il maldonne ? L'Évangile ne le dit pas. Mais rien n'interdit de penser que les deux frères, lentement, vont purifier leurs ambitions. D'ailleurs, est-ce par hasard qu'après le dernier repas, quand tous arrivent à Gethsémani, Jésus demande aux autres de « *rester ici* », tandis qu'il emmène avec lui « *Pierre et les deux fils de Zébédée* » (Mtt 26, 37), témoins endormis de la dernière heure ?

Après la mort de Jésus, comme Pierre, ils vont reprendre leurs filets et rejoindre, sans doute, la « *Maison Zébédée et Fils* ». Les prodigues sont de retour. Même Salomé est rentrée. Le commerce peut se relancer. Comme avant ? Il se pourrait que dans la barque où ils réparent à nouveau les filets, les deux frères regardent les ouvriers de leur père un peu autrement parce qu'une parole entendue il y a peu les rejoint à ce moment-là : « *Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir.* » ■

Lectures spirituelles



VIE INTÉRIEURE

Par leur expérience personnelle, les moines ont développé une sensibilité à la vie intérieure, l'ouverture à plus grand que soi, à l'inattendu. Ils reçoivent parfois des grâces, une paix profonde, traversant aussi des périodes de désert, d'aridité, de doute. Le Belge André Louf, abbé de la trappe du mont des Cats dans le nord de la France pendant trente-cinq ans, puis ermite, en témoigne dans des écrits d'une rare acuité, parfois publiés dans des revues confidentielles. Ici rassemblés par Charles Wright, ces trésors de la mystique chrétienne contemporaine sont ainsi rendus accessibles au plus grand nombre. (G.H.)

Dom André LOUF, *L'homme intérieur, Au cœur de l'expérience spirituelle chrétienne*, Paris, Salvator, 2021. Prix : 20€. Via *L'appel* : - 5% = 19€



UN AUTRE DÉVELOPPEMENT

Face à l'impasse de la religion de la croissance économique imprégnée de néolibéralisme et à l'incapacité de réduire la pauvreté, quelles leçons tirer de la crise pandémique ? L'auteur propose, notamment en Wallonie, la relocalisation de l'énergie et de l'alimentation. Ainsi qu'un autre mode de développement avec le (re)financement des services publics, des équipements collectifs, de l'éducation et de l'éco-tourisme. Afin d'atteindre des objectifs précis énumérés sur base de ses propres expériences et de solutions déjà tentées, mais pas assez soutenues. (J.Bd.)

Thierry LAUREYS, *Sans croissance, c'est possible ! Justice sociale, climat, biodiversité*, préface de J-P. Van Ypersele, Mons, Couleur Livres, 2021. Prix : 18€. Via *L'appel* : - 5% = 17,10€.



PAROLE ESSENTIELLE

Jean Sullivan a toujours été un écrivain exigeant envers lui-même et ses lecteurs. Par la profondeur de sa pensée, la rigueur de son écriture et son engagement spirituel, il permettait d'« *accepter joyeusement le monde sans être dupe de ses valeurs* ». Également prêtre, il déclarait se sentir « *solidaire des incroyants aussi bien que des croyants* ». À travers ses engagements et ses écrits, la voix intérieure et créatrice de ce prophète peut s'entendre dans le désert. « *Une parole qui demeure vivante toujours aussi forte d'actualité* », le rappelle avec force et talent sa biographe qui l'a longtemps côtoyé. (C.M.)

Marie BOTTURI, *Jean Sullivan ou le grand soleil de la mort*, Paris, Golias, 2021. Prix : 19€. Via *L'appel* : - 5% = 18,05€



DIEU FACE À L'HOMME

Pour la science, un lien étroit existe entre les lois de l'univers et des mathématiques créées par l'esprit humain. De leur côté, les Hébreux ont inventé une autre alliance entre Dieu et le peuple élu. À ces deux pactes vient s'ajouter un troisième, celui offert par Jésus aux chrétiens. L'auteur se penche sur cette triple alliance en s'interrogeant sur ces questions fondamentales : La vie a-t-elle un sens ? Lequel ? Dieu existe-t-il ? Qu'est-ce qui nous lie à lui ? Comme s'interroge Leibniz, le philosophe et mathématicien allemand : « *Pourquoi y-a-t-il quelque chose plutôt que rien.* » (B.H.)

André THAYSE, *Alliances : histoire des hommes en quête de Dieu*, Louvain-la-Neuve, Academia, 2021. Prix : 17€. Via *L'appel* : -5% = 16,15€.



VERS UNE AUTRE VIE

Cet essai raconte l'expérience personnelle de Tara Schuster qui décide de laisser derrière elle l'anxiété chronique, la honte, l'automédication. Elle va "se révolutionner" elle-même en décidant de devenir la personne qu'elle serait fière d'être. Elle décrit avec verve et sans filtre sa rééducation et livre les techniques et astuces qui lui ont permis de transformer sa vie et ainsi devenir quelqu'un qui peut enfin se regarder dans le miroir, se disant qu'elle est une personne estimable et épanouie. Devenant sa propre thérapeute, elle offre au lecteur la reprise en main de son existence. (B.H.)

Tara SCHUSTER, *Achète-toi toi-même ces pains de fleurs*, Genève, Jouvence, 2021. Prix : 22,90€. Via *L'appel* : - 5% = 21,76€



VIVE LA GRATITUDE !

La gratitude est un sentiment d'une grande pureté : remercier quelqu'un d'un bienfait n'est-il pas le début de l'empathie vers son prochain ? Pestant devant un mendiant qui ne lui disait pas merci, son voisin remarque : « *C'est à toi de le remercier, il te permet de faire une bonne action.* » Aider autrui doit être fait sans calcul, sans orgueil et sans attendre de geste en retour pour que la démarche ne soit pas biaisée. Par contre, exprimer sa gratitude permet d'encourager les autres à continuer dans cette voie et à prouver qu'aider autrui est l'essence même de la vie, sinon elle ne sert pas à grand-chose. (B.H.)

Olympia ALBERTI, *Petit éloge de la gratitude*, Paris, Les Pérégrines, 2021. Prix : 12€. Via *L'appel* : - 5% = 11,40€.

Apprendre à lire entre les lignes

UN EXERCICE

DE VIGILANCE

Josiane WOLFF

**Présidente du Centre d'Action Laïque du
Brabant wallon**



L'étiquette ne fait pas le produit et une seule marchandise ne fait pas l'ensemble d'une industrie.

Durant ces longs mois où les projets associatifs étaient en sommeil, j'ai eu du temps pour me livrer à ma passion : l'écriture. Un peu de poésie par-ci, quelques nouvelles par-là, une deuxième pièce de théâtre prête pour la mise en scène, et un premier roman, *En désespoir de cause*, qui sort en octobre. Me restait à tester quelques liens vers le web pour quiconque souhaiterait une lecture exhaustive de certaines sources et à vérifier la pertinence de l'une ou l'autre "actualité". Le monde court si vite de nos jours...

Époque merveilleuse que celle qui nous offre en quelques minutes, à domicile, l'information qui aurait nécessité jadis des heures de travail en bibliothèque ! Et quel plaisir de découvrir - grâce à quelques mots clés - textes et images aux quatre coins de la toile ! En vrac et sans pondération, si ce n'est celle du nombre de fois où l'info a été lue, ce qui la placerait au plus haut degré de la pertinence.

LA QUANTITÉ NE FAIT PAS LA QUALITÉ

Mais que penser de ces dizaines de blogs vers lesquels des robots guident nos méninges ? Ces réservoirs d'idées affichent des centaines de milliers d'abonnés et, à ce titre, font de leurs propriétaires les influenceurs-célestes d'aujourd'hui. Plus besoin de grands philosophes pour éclairer les esprits lorsque c'est un algorithme qui élargit le sommet de l'entonnoir et en fait une pompe à trafic.

À l'usage, il est prouvé que l'étiquette ne fait pas le produit et qu'une seule marchandise ne fait pas l'en-

semble d'une industrie. Il semble pourtant que c'est d'un simple coup d'œil sur l'emballage que notre cerveau fait ses choix. En effet, tous les neurologues vous le diront : le cerveau est paresseux et prône la loi du moindre effort. S'il est pourtant un domaine où la réflexion serait nécessaire pour rester en bonne santé, c'est celui de notre nourriture, surtout lorsqu'elle est intellectuelle. Car oui, il y a pléthore de tromperies, et pas uniquement via des fake-news utilisées sans vergogne pour manipuler les esprits.

CELUI QUI SE DÉGUISE

S'assurer du degré de confiance qui peut être accordé aux scripteurs du web et aux contenus qu'ils proposent est devenu vital. En fouillant un peu, on a parfois bien des surprises. Ainsi, celui qui, sur son blog, se veut un défenseur du droit des femmes, mais ne cesse de tenir des propos machistes haineux sur sa page Facebook. Ou cet autre qui prône le respect des minorités, mais qu'on découvre actif sur des groupes qui imposent *les valeurs traditionnelles familiales* à coup de raids haineux, aussi bien sur la toile que dans la vraie vie.

Ou encore celle qui diffuse tous azimuts des analyses objectives sur *le vivre ensemble*, mais parsème ses interventions de discrets « oui, mais » qui véhiculent un néoracisme perfide. Du biais rhétorique d'abstraction de faits aux propos à la haine sous-jacente, ils en appellent souvent, tels les plus doués populistes, aux instincts les plus primaires.

Alors, je me demande, comme Joachim du Bellay, poète français du XVI^e siècle : *Quel est celui qui veut faire croire de soi ?*

« (...) *Dis-moi, quel est celui qui si bien se déguise,
Qu'il semble homme de guerre entre les gens
d'Église,
Et entre gens de guerre aux prêtres est pareil ?
Je ne sais pas son nom, mais quiconque il puisse être
Il n'est fidèle ami, ni mignon de son maître,
Ni vaillant chevalier ni homme de conseil.* » (Les Regrets, sonnet LXIII). ■

Quelques femmes inspirantes

FAIRE CONFIANCE

AUX PLUS JEUNES

Laurence FLACHON

Pasteure de l'Église protestante de Bruxelles-Musée (Chapelle royale)



Comment construisons-nous notre Église, notre vie, et avec quoi ? Avec des matériaux tantôt précieux, tantôt plus légers.

En situation de crise, les violences réelles ou symboliques faites aux femmes se multiplient : durant les mois de confinement, les violences conjugales se sont accrues ; un antisémitisme nauséabond s'est exprimé au cours de certaines manifestations en France, et la stèle à la mémoire de Simone Veil a été vandalisée ; la situation des femmes afghanes est alarmante. Touchée par ces événements, je me suis souvenue d'un cours de religion protestante qui a eu lieu le 8 mars dernier.

Cinq filles et un garçon de douze ans arrivent en classe. Le garçon s'écrie : « *C'est la journée internationale des femmes !* » Abandonnant le programme prévu, je réponds : « *Choisissez une femme qui vous inspire et dites-moi pourquoi.* » Ils ont du mal à choisir : « *Une, c'est trop peu !* »

ET LES NOMINÉES SONT...

Malala : une jeune fille pakistanaise qui s'est opposée aux Talibans voulant interdire la scolarisation des filles. « *Elle est vraiment courageuse, il faut l'écouter.* » Ma mère : parce qu'« *elle m'encourage toujours, je peux lui parler et elle me donne de bons conseils, elle est toujours là pour moi, elle m'aime* ». Simone Veil, « *qui a survécu à la Shoah et disait qu'il ne faut jamais juger les gens en fonction de leur origine* ». Angèle, une chanteuse aux textes engagés, *Balance ton quoi...* : « *Mais ce n'est pas ma chanson préférée et j'aime surtout sa musique.* » Une professeure de primaire : « *Parce qu'elle nous expliquait toujours tout avec beaucoup de patience.* » Harriet Tubman, une militante en faveur de l'abolition de l'esclavage qui a lutté contre le racisme et pour le droit des femmes :

« *Elle m'inspire, il faut continuer.* » Je les écoute expliquer leurs choix. Elles/ils sont enthousiastes, je suis reconnaissante.

Je pense à ce texte de Paul dans la première épître aux Corinthiens (1 Co 3, 5-17) où l'apôtre rappelle aux chrétiens qu'ils sont des collaborateurs de Dieu. Certains plantent, d'autres arrosent ; mais Dieu fait croître. Et la pierre de fondation, c'est Jésus-Christ. Sur cette pierre, on peut construire avec de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, mais aussi du bois, du foin ou du chaume. Paul termine en écrivant : « *Ne savez-vous pas que vous êtes le sanctuaire de Dieu, et que l'Esprit de Dieu habite en vous ?* »

CONFIANCE DE DIEU, CONFIANCE EN DIEU

L'apôtre évoque la construction de la communauté chrétienne, mais il parle également de chacune de nos vies. La diversité des matériaux évoquée est intéressante : certains moments sont aussi précieux que l'or, d'autres, comme le foin, ne sont pas faits pour durer. Comment construisons-nous notre Église, notre vie, et avec quoi ? Nos matériaux correspondent-ils à la fondation elle-même, la personne de Jésus-Christ et son enseignement ? Se laisser inspirer par le souffle de l'Esprit, c'est cesser de médire, de détruire ou de jalouser, mais bien plutôt relever, reconforter et bénir. Dans notre vie, comme dans notre Église, il nous est alors donné le bonheur de vivre des moments précieux.

Dietrich Bonhoeffer écrivait : « *Ce qu'il en est réellement de notre communauté et de notre sanctification, Dieu seul le sait. Ce qui nous paraît faible et médiocre, cela peut être grand et magnifique pour Dieu. Plus nous recevons chaque jour avec gratitude ce qui nous est donné, plus la communauté grandira et croîtra de jour en jour selon le bon plaisir de Dieu, de manière plus sûre et plus équilibrée.* » Une réflexion qui éloigne la peur et choisit la confiance. En Dieu et en l'autre.

Dans les propos de ces jeunes ce matin-là, il y avait des matériaux précieux et d'autres plus légers, car nos vies sont toujours mélangées. Mais un souffle joyeux inspirait leurs paroles et un édifice solide était en construction de ceux qui élançonnent l'à-venir. ■

Un trait de caractère difficile à gérer

ÂMES SENSIBLES BIENVENUES

José GÉRARD

Certaines personnes réagissent aux événements d'une manière qui, aux yeux de leurs proches, semble disproportionnée. L'hypersensibilité est un trait de caractère qui peut être géré de façon à pouvoir mieux vivre.

Une critique mal reçue, un compliment inattendu, la perception d'une tension latente entre les membres d'une équipe de travail... : ce qui, pour la plupart, fait partie des événements du quotidien et s'oublie rapidement, provoque chez certains des réactions qui paraissent démesurées. On qualifie ces personnes d'hypersensibles. Selon la psychologue américaine Elaine Aron, pionnière dans ce domaine en donnant à ce terme un contenu plus précis et scientifique, 15 à 20% des humains seraient hypersensibles. Ces HSP (*Highly Sensitive Person*) représentent donc une part importante de la population. S'ils ne doivent pas être considérés comme des malades, ils méritent qu'on leur consacre l'attention nécessaire afin de pouvoir vivre en se sentant bien dans leur peau, malgré ce trait de caractère qui les met souvent en décalage avec ceux qui les entourent.

UNE NOTION QUI SE PRÉCISE

Dotée d'un contenu plus précis depuis les travaux d'Elaine Aron, la notion d'hypersensibilité recouvre néanmoins souvent des contenus assez flous. Usuellement, on considère cependant le plus souvent qu'elle peut adopter différentes formes. Les plus évidentes sont les manifestations émotionnelles. Les personnes hypersensibles ont tendance à amplifier leurs ressentis, à présenter une hyperréactivité à des stimuli qui ne font pas réagir la majorité des gens. Ou à être sujettes à des émotions qui, par leur intensité, leur durée ou leur fréquence, paraissent inadaptées à la situation qui les provoque.

Les signes de l'hypersensibilité peuvent aussi être d'ordre plus cognitif : tendance à l'introspection ou à la rumination, faculté de mémoriser son vécu ou ses émotions, mais aussi difficulté à prendre une distance mentale vis-à-vis de celles-ci. Certains ajoutent aussi l'hypersensibilité à des stimuli spécifiques comme les ondes ou certains sons, odeurs, etc. Ces dernières manifestations ne sont pas reconnues par tous les chercheurs et semblent en tout cas souvent indiquer des origines plus physiques que psychiques.

DU "CINÉMA" ?

La coach et formatrice Suzanne Moeberg, si elle a pris connaissance des travaux scientifiques consacrés à ce sujet,

déclare clairement ne pas poursuivre un tel projet. « *Je n'ai pas fait d'études scientifiques à ce sujet, mais je me suis intéressée aux découvertes, j'ai lu avec curiosité le résultat des recherches existantes et j'ai interrogé d'autres personnes sur leurs expériences*, explique-t-elle. *Je suis moi-même hypersensible et je travaille depuis vingt ans dans le domaine du développement personnel. Je suis une formatrice qualifiée et non une thérapeute : je ne focalise donc pas sur la découverte du pourquoi, mais plutôt sur la recherche de réponses aux interrogations suivantes : qui suis-je en ce moment, qui voudrais-je être à l'avenir et que pourrais-je faire pour y arriver ?* »

Même si certains ont tendance à prendre ces manifestations de l'hypersensibilité pour du "cinéma" et à ironiser sur la personne qui en est sujette, il est important de les considérer avec sérieux car elles peuvent déboucher sur différentes complications, comme des addictions, de l'anxiété ou des troubles alimentaires. Pour le psychiatre français Nicolas Neveux, ceux qui pensent être hypersensibles doivent d'abord consulter un médecin psychiatre afin d'établir un diagnostic et d'éliminer d'autres causes physiques ou psychiatriques à leur mal-être. Une fois ce diagnostic établi, plusieurs pistes thérapeutiques se présentent. Il pointe la thérapie interpersonnelle et la thérapie cognitivo-comportementale qui, par des techniques différentes, ont pour but d'aider la personne à mentaliser ses émotions et à rationaliser ce qu'elle vit dans ses relations aux autres.

RECONNAÎTRE ET ACCEPTER

À la manière d'un coach, Suzanne Moeberg propose un cheminement aux étapes claires et doté de quelques idées-forces. Aidant à permettre de prendre une certaine distance critique vis-à-vis de ses émotions, grâce à des conseils, des tests et des exercices concrets. Pour elle, le diagnostic ne fait guère problème. « *La plupart des hypersensibles se reconnaissent dès qu'ils entendent parler de ce trait de caractère. D'autres doutent, mais, souvent, leur curiosité intuitive les pousse à vouloir en savoir plus et à finir peut-être par reconnaître qu'ils sont eux-mêmes hypersensibles.* » Elle soumet un test d'une vingtaine de questions pour valider cet auto-diagnostic. La reconnaissance de ce trait de caractère est, à ses yeux, primordiale, car elle permet de tendre vers une vie réussie, « *en apprenant à gérer les désagréments, tout*



RÉACTIONS.

Derrière des comportements qui paraissent démesurés, un mal assez flou à définir.

en profitant des avantages que procure l'hypersensibilité ».

Une fois celle-ci nommée et reconnue, il convient de l'accepter et de développer la bienveillance envers soi-même. « Découvrir que l'hypersensibilité est simplement un trait de caractère et que les gens sont tous différents peut avoir un effet libérateur. Cela facilite l'acceptation et la prise en charge de vos besoins. »

COMPRENDRE ET RÉAGIR

Une fois ce trait reconnu et accepté, il reste à la personne à effectuer un chemin d'analyse, de compréhension et d'élaboration de stratégies. Chacun peut s'efforcer d'étudier ce qui se passe en lui dans les situations qui entraînent des réactions négatives. Suzanne Moeberg partage cet exemple vécu. À la veille d'un voyage à l'étranger pour une conférence, elle avait décidé de se reposer l'après-midi, reportant au soir la préparation de ses bagages. Mais une amie, qu'elle voit rarement, sonne à sa porte ce soir-là. Heureuse de la revoir, elle n'ose pas lui signifier que sa visite est fort importune, vu qu'elle doit se lever tôt le lendemain et qu'il lui reste à faire ses valises. Elle prend sur elle-même tout en vivant très mal cet épisode.

Par la suite, elle a analysé son mode de fonctionnement et a fait le point sur les raisons qui l'avaient empêchée de mettre ses limites face à son amie. « J'ai compris que je ne pouvais pas dire non parce que j'avais peur de la réaction de l'autre, qu'il pense que je suis trop difficile, qu'il arrête de m'aimer et qu'ensuite je me sente indésirable, abandonnée et seule. »

Face à de telles situations, le danger, chez la personne hypersensible, consiste s'isoler progressivement afin de se mettre à l'abri de la surstimulation que peuvent susciter les relations aux autres. Or, en s'isolant, elle ne fait que renforcer son hypersensibilité. Selon Suzanne Moeberg, l'important est d'apprendre à poser ses limites. En ne répondant pas tout de suite à une sollicitation, sous le coup de l'émotion, mais en se donnant le temps d'y réfléchir. En évaluant ensuite, face à une situation perturbante, ce que l'on peut y changer. « Le degré de bonheur dépend de vos attentes et des possibilités que vous avez pour les réaliser. Vous pouvez modifier vos possibilités jusqu'à un certain point. Vous pouvez en revanche modifier vos attentes à tout moment. »

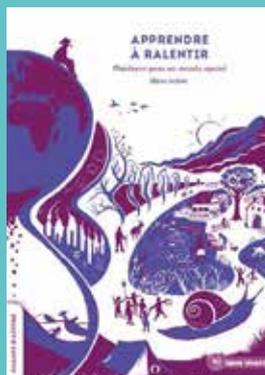
Une autre piste proposée par l'auteure est la pleine conscience, la capacité à vivre autant que possible le moment présent, en apaisant les pensées et les émotions qui tirent vers le passé ou le futur.

Enfin, l'essentiel est peut-être que la personne hypersensible, après s'être reconnue telle et avoir appris à gérer ses émotions, se réjouisse de ce qui la rend différente : une grande sensibilité et une capacité élevée d'empathie vis-à-vis de ceux qui l'entourent. ■



Suzanne MOEBERG, *Hypersensible et bien dans ma peau. Le défi de la haute sensibilité*, Saint-Julien-en Genevois, Jouvence poche, 2021. Prix : 7,90€. Via L'appel : - 5% = 7,51€

*Au-delà
du corps*



RALENTISSONS !

« Ralentir n'est pas une option, c'est une nécessité », écrit Blaise Leclerc, il en va de sa survie personnelle et de celle de la planète. Dans ce bref livre illustré et riche de témoignages, l'agronome invite à reconsidérer sa propre vie dans tous ses aspects (travail, déplacements, consommation...),

afin de goûter aux « bienfaits du ralentissement ». Et d'ainsi trouver du temps pour soi (jardinage, exercices physiques, activités agréables), pour les autres (vie sociale, associative) et de soigner son alimentation, donc sa santé. (M.P.)

Blaise LECLERCQ, *Apprendre à ralentir*, Paris, Terre vivante, 2021. Prix : 10€. Via L'appel : - 5% = 9,5€

Une Belge sur les planches

Thierry MARCHANDISE

**MARIE-PAULE
KUMPS :**

**« LE THÉÂTRE PEUT
CHANGER LE MONDE »**

Marie-Paule Kumps arpente les scènes des théâtres depuis trente-cinq ans, convaincue de la dimension spirituelle de cet art. La comédienne est aussi auteure, et sa nouvelle pièce, *Larguez les amarres*, une comédie sur fond de secret de famille, vient d'être créée au théâtre des Galeries.

Une femme découvre que son père n'est pas son père : *Larguez les amarres* est une comédie dans le plus pur style du genre, avec des quiproquos, des incompréhensions, du rythme, un rien d'absurde et de la poésie. La malle à secrets s'est ouverte et il en est sorti des trésors. Son auteure, Marie-Paule Kumps, en rit avec un regard doux plein d'amour. Elle en est aussi l'actrice principale, sous le regard du metteur en scène, Pietro Pizzuti. « *Au théâtre, à mes débuts, je voulais incarner un personnage intéressant, dans une histoire, se souvient-elle. Et j'ai joué dans pas mal de comédies. Vingt ans plus tard, je suis devenue plus exigeante. Je veux du bien écrit et une histoire qui m'intéresse. J'ai acquis du métier et j'ai un immense plaisir à partager la scène avec d'autres comédiens. Et, en dehors de la scène, à avoir des contacts avec tous ceux qui gravitent autour de moi, jusqu'aux petites mains, car je sens un esprit d'équipe.* »

Marie-Paule Kumps vient au monde à Gosselies, un jour d'été du début des années soixante. Elle monte la première fois sur les planches à moins de trois ans, sa maman l'ayant inscrite à un concours de beauté. À six ans, elle écrit et illustre sa première nouvelle, l'aventure d'un petit ours. Ses parents viennent de Marchienne-Docherie, près de Charleroi. D'origine ouvrière, ils sont soucieux de progresser sur l'échelle sociale. Leur fille pense que venir d'un milieu modeste donne un autre *background*. « *Je n'ai pas tout de suite compris dans quel milieu je suis née, explique-t-elle, et aujourd'hui je prends le bon de ce milieu-là. Je m'en suis un peu éloignée quand je l'ai quitté pour Bruxelles et son monde artistique où l'on est plus libre. Mais, vers mes trente ans, je suis retournée avec délices vers ma région d'origine et, aujourd'hui, je puise dans des milieux variés.* »

ENVIE DE DÉCOUVRIR

Lors de sa formation à l'IAD, elle sait qu'elle a trouvé sa place. Des années plus tard, elle peut mettre des mots sur ce qu'elle avait envie de faire de sa vie. « *Je me souviens avoir beaucoup ri pendant ces années parce que tout était un tel plaisir ! Je trouvais extraordinaire de découvrir les grands auteurs, de réfléchir sur l'avancement du monde, de chercher en soi comment interpréter un personnage pour raconter une histoire, de collaborer avec les autres, car le théâtre est véritablement un travail d'équipe. Tout était découvert dans le bonheur ! J'ai aussi beaucoup ri car il y avait des cours d'improvisation, un peu déjantés parfois, que j'adorais, avec notamment André Burton.* » À qui elle reconnaît devoir beaucoup.

La sexagénaire est en permanence en action, a toujours besoin de nouvelles choses. La curiosité, l'envie de découvrir, la soif de comprendre, c'est ce qui la caractérise. Elle se définit d'ailleurs comme quelqu'un de « *vivant* ». Son paradoxe ? Elle avoue avoir une mauvaise mémoire. Du moins personnelle, pour le long terme. Mais pas sur scène car la mémoire théâtrale est un muscle qu'elle a beaucoup entraîné et qui fait partie du métier, elle est rapide et immédiate. C'est sans doute pour cette raison qu'elle a fait partie de la Ligue d'Improvisation. Durant toutes ces années, elle a joué dans de nombreuses salles de tailles différentes, des Galeries au Rideau de Bruxelles, de la Samaritaine au Théâtre national, de Martinrou au Public. Elle a aussi interprété le rôle de Mamie Nelly dans *Ici Bla-Bla* à la RTBF, jusqu'à son arrêt.

DIMENSION SPIRITUELLE

La comédienne est convaincue que le théâtre possède une forme de spiritualité. Cette dimension, elle l'a expérimentée au cours de sa déjà longue carrière d'artiste. « *Pour moi, c'est un art vivant où l'on voit, devant soi, des êtres humains vivants. Une expérience unique où les spectateurs se retrouvent dans une communauté d'âme, âme au sens d'animus, c'est-à-dire qui nous met en mouvement.* » Elle a beaucoup réfléchi à cette question pendant le confinement puisque les artistes ne pouvaient plus se rassembler ni le public aller aux spectacles. Il se passe quelque chose quand une communauté de personnes regarde ensemble une même chose, quelle qu'elle soit.

Le théâtre raconte des histoires et permet de rêver. Ce n'est pas fuir, mais peut être parfois rêver le monde pour qu'il bouge. Rêver ensemble et réfléchir afin de permettre de mieux vivre au sens large du terme. C'est dans ces moments-là que les spectateurs sont amenés à réfléchir à ce qui leur plait ou non, dans quoi ils se retrouvent ou pas. Est-ce un modèle pour moi ? Est-ce que cela me donne des idées pour mieux vivre ? Le théâtre est aussi une forme de *care*, dont il est beaucoup question chez les philosophes et les sociologues. On a besoin, aujourd'hui, de prendre soin de soi et de l'autre.

Si le premier confinement l'a déprimée, elle en a profité pour beaucoup écrire. Pendant le deuxième, elle a varié ses activités : elle a repris à l'université un master en genre qui la passionne, est allée à la découverte de la nature, a fait de la plongée, s'est intéressée à la cuisine du monde, a lu de la philosophie, et s'est même rendue en Iran !

FAMILLE D'ARTISTES

Pendant cette période, elle avait l'impression d'être entièrement dans du matériel. « *Nous avons été culpabilisés, sans que soit remis en cause où l'on en était. Par exemple, dans les hôpitaux, déjà débordés par la manière très libérale de les gérer. Nous avons beaucoup entendu parler d'argent, et même si l'économie est très importante, à la fin du confinement, il a été surtout question de la reprise économique. Que ce soit comme avant !* » Elle pense au contraire qu'il ne faut pas revenir à "l'avant". Le théâtre, sans donner de leçons, à sa petite échelle, pourrait pousser à réfléchir et aider à faire bouger le monde. Elle déplore que le monde politique n'ait pas entendu ce que le secteur de la culture tentait de lui faire comprendre.

Marie-Paule Kumps et Bernard Cognaux, lui aussi comédien, sont compagnons de longue date et mariés depuis peu. S'ils sont toujours ensemble, ce qui n'est pas courant dans le monde artistique, ce n'est pas par la force de l'habitude. Elle n'a pas peur de dire que le monde a changé à une vitesse exponentielle et qu'il n'est plus obligatoire ou nécessaire de vivre toute sa vie avec la même personne. « *Je comprends que les jeunes ne veulent plus s'engager pour la vie. Bernard et moi nous ne nous sommes jamais promis de rester toujours ensemble. Si nous le sommes encore, c'est qu'il y a de l'amour, du respect, du désir de construire et du mouvement.* » Leurs deux enfants sont aussi comédiens, mais sur un mode différent. Ils collaborent, réfléchissent et n'ont pas peur d'exprimer des idées personnelles au metteur en scène. Ils sont dans l'intelligence collective. ■

Larguez les amarres, jusqu'au 3 octobre, au Théâtre des Galeries, Galerie du Roi 32, 1000 Bruxelles. ☎ 02.512.04.07 🌐 www.trg.be

Injures et violences verbales

LES RÉSEAUX SOCIAUX, FOSSOYEURS DE LA DÉMOCRATIE ?

Michel LEGROS

« **L**e Léviathan nouveau, celui représenté par les GAFAM, qui est assuré de sa légitimité car il est, croit-il, l'avenir autant que le progrès, contre le Léviathan traditionnel, le Léviathan ancien, l'État moderne. La police qui punit, la liberté, cet abus, par l'instrument de la censure, ce n'est plus à notre époque, l'État, ce sont les GAFAM, dont nul ne peut dire précisément d'où vient la légitimité pour énoncer le bien et le mal », conduisant ainsi une guerre de subversion et de dissolution du monde ancien.

Le Léviathan, dragon, serpent et crocodile dont la forme n'est pas précisée, apparaît dans les Psaumes, chez Isaïe et dans le livre de Job, et aussi dans le Talmud. Il peut être entendu surtout comme le modèle dans lequel, consciemment ou non, vont se couler les théories et les pratiques politiques. Dans son dernier ouvrage, *La guerre des Léviathans*, le philosophe Robert Redeker parcourt toutes les pages de la pensée et de la philosophie politiques de l'Antiquité à nos jours, pour tenter de démontrer qu'un nouveau Léviathan s'est levé avec l'apparition des réseaux sociaux.

“RÉSEAUX ASOCIAUX”

Cet ouvrage paraît au moment où plusieurs personnalités politiques craquent sous la pression de ceux que le bourg-

mestre d'Auderghem, Didier Gosuin, plusieurs fois ministre, appelle les « réseaux asociaux ». Dans le courant du mois d'août, le maieur dinantais, Axel Tixhon, a démissionné suite aux violences verbales qui y étaient distillées, « afin de préserver [ma] santé tant physique que mentale ». L'ancienne coprésidente d'Ecolo, Zakia Khattabi, aujourd'hui ministre fédérale, avait en 2019 quitté Twitter après y avoir subi un véritable harcèlement. Ils sont néanmoins devenus aujourd'hui incontournables, comme l'a prouvé Donald Trump, en usant et en abusant à l'envi.

Plusieurs personnalités politiques belges figurent parmi les championnes d'Europe en termes de dépenses publicitaires sur les réseaux sociaux. Le président de la N-VA, Bart De Wever, y a par exemple dépensé deux cent vingt-cinq mille euros, tandis que Georges-Louis Bouchez, président du MR, y a englouti près de soixante mille ces derniers mois. On pourrait donc se demander pourquoi ces personnalités s'y exposent, même de façon ludique, ouvrant ainsi la porte au risque d'être cyberharcelées et participant ainsi, en quelque sorte, au jeu de dupes de ce “débat démocratique”. « Les réseaux sociaux sont devenus incontournables, a reconnu Christophe De Beukelaer, député bruxellois CdH. Au lieu de les combattre, veillons à créer une déontologie d'utilisation, à l'instar

de ce qui s'est fait jadis vis-à-vis de la presse et des médias traditionnels. »

DICTATURE DE L'INSTANT

Pour Robert Redeker, cependant, « nous sommes devant un changement anthropologique majeur. Ne se contentant plus de transformer la politique, ils transforment également l'être humain soumis à la dictature de l'instant ». La décision appartient de moins en moins aux hommes, de plus en plus à ces outils dans la pratique desquels la violation de l'intériorité et de la vie privée signifie jugement, condamnation et lynchage publics, sans la moindre procédure juridique ou argumentation et contre-argumentation rationnelles, faisant dès lors éclater la sphère intime.

« Nous basculons de l'âge de la pensée dans l'âge du smartphone, poursuit le philosophe. Qu'est-ce qu'un tweet ? Réponse : une affirmation sans rien qui l'enveloppe. Ou bien, une affirmation sans discours. Twitter, en fait, c'est s'aventurer aux limites de la dignité humaine, les chevaucher. » Cette situation trace les contours d'un type nouveau d'êtres humains. Il n'écrit plus, il ne pense plus, il communique. Il twitter. Il “instagramme”. Sophie de Vos, première échevine (Défi) à Auderghem, observe que « les possibilités de tromperie sont infinies (détournement de messages poli-

Médias
&
Immédi@ts

LA FRANCE AUX SOURCES

Aux commencements, il y avait... la géologie. C'est elle qui a tout façonné, tout prévu, pour qu'ensuite les futurs se bâtissent. En recourant à des effets spéciaux impressionnants, ce documentaire convoque le passé des sols, des terres et des pierres pour expliquer la beauté du territoire français. Notamment: des chaudes lagunes d'avant Paris à la chaîne de montagnes qui créera un jour la Bretagne...

France, un fabuleux voyage, France 2, 05/10 à pd 21h05. Le film est suivi d'un making-of qui explique comment il a pu être réalisé.

Y CROIRE ENCORE ?

La démocratie est-elle encore réellement présente ? La RTBF annonce ouvrir la discussion la première semaine d'octobre au travers de rencontres, d'interviews et d'une édition spéciale du programme QR. « Cette émission donnera la parole à ceux qui n'y croient plus, ceux qui doutent, et ceux qui se battent pour faire vivre la démocratie », explique Sacha Daout. À côté d'une programmation info, un documentaire est aussi annoncé.

QR Spécial démocratie, le 06/10, 20h05, RTBF La Une.



ROBERT REDEKER.

La violence déversée à profusion sur internet est comme un feu de forêt que rien n'arrête.

Le Léviathan évoque, dans la Bible, un cataclysme terrifiant capable de modifier la planète, d'en bousculer l'ordre et la géographie. Et si un tel monstre, détrônant l'ancien, s'était levé avec l'apparition des réseaux sociaux ?

tiques, trucage des discours, imitation de voix, création de conversations imaginaires...) et leur prolifération augmente encore en période de crise. Ajoutant du chaos au chaos, alors qu'au contraire, il y a lieu de réenchanter la démocratie. »

UN FEU DE FORÊT

« Je n'étais pas destinée à entrer en politique, rappelle-t-elle. Je me considère comme une citoyenne active, engagée, désireuse de s'investir pour la collectivité. L'agressivité à l'égard des élus sur les réseaux sociaux m'étonne chaque jour. Car, jusqu'à preuve du contraire, nous n'avons d'autre choix que de vivre ensemble et avons besoin de mandataires, choisis démocratiquement, pour gérer la cité dans l'intérêt du plus grand nombre. » « La violence déversée à profusion sur les réseaux sociaux, constate Robert Redeker, est comme un feu de fo-

rêt que rien n'arrête. Et, plus les réseaux sociaux monteront en puissance, plus l'opinion publique s'affaiblira jusqu'à disparaître et plus les électeurs s'éloigneront des bureaux de vote. »

L'opinion publique s'incarne en effet des corps intermédiaires, des institutions, alors que les participants aux réseaux sociaux s'affranchissent de toute médiation. Ce qui conduit Sophie de Vos à proposer d'y plafonner les dépenses des personnalités politiques qui, aujourd'hui, n'ont rien d'illégal (tant qu'elles ne sont pas fallacieuses). Christophe De Beukelaer va dans le même sens lorsqu'il imagine bien, pour Tweeter, facebook et compagnie, une loi semblable à celle qui limite les dépenses en période électorale, tout en prônant la taxation des GAFAM.

Il s'avère donc indispensable de voir l'État, les États, reprendre la main et

rouvrir un réel dialogue démocratique au sein de la société. Car, comme le note encore Robert Redeker, « la censure qui s'est abattue sur l'extravagant monsieur Trump, dans la dernière année de son mandat, qui musellera ses soutiens par la suite, ordonnée par les dirigeants des réseaux sociaux, Twitter et Facebook, parfaits représentants de l'idéologie auto-prétendument progressiste des GAFAM, doit, aux yeux de l'esprit qui pense, passer pour un événement bien plus important que sa défaite à l'élection présidentielle. » ■



Robert REDEKER, *La guerre des Léviathans*, Monaco/Paris, Le Rocher, 2021. Prix : 18€
Via L'appel : - 5% : 17,10€ (Participation le 22/9).



DÉJÀ SUR LA PLATEFORME

La pratique est de plus en plus courante dans les médias audiovisuels tous publics : les grandes productions ou certaines émissions sont présentées (gratuitement ou contre paiement) sur une plateforme en ligne avant d'être diffusées à l'antenne. La RTBF a, par exemple, choisi de privilégier pour Auvio les vingt épisodes de la série un peu hors normes qu'elle

propose le dimanche soir sur Tipik : *Baraki*. France Télévisions, comme beaucoup de chaînes françaises, pratique de manière identique, mais vis-à-vis de la plateforme payante Salto. En radio, sur Europe 1, *Hondelatte raconte*, l'émission la plus téléchargée en France, est accessible en ligne chaque matin dès 6h, alors qu'elle n'est émise qu'à 14h. De quoi ne plus dépendre des horaires pour découvrir des contenus originaux.

RADIO VISIONS

Connue pour sa chronique radio et podcast *Un p'tit shoot de philo*, la philosophe Pascale Seys est aussi l'animatrice du grand entretien hebdomadaire de Musiq3. Chaque samedi, elle partage la pensée et la vision du monde d'une personnalité du monde des idées et de la création qui fait l'actualité.

La couleur des idées, Musiq3, Sa 11-12h et sur Auvio.

Des initiatives pour aller de l'avant

LA PAIX PAS À PAS

Jean BAUWIN

En Bosnie-Herzégovine, Nudzejma a fondé un club de sport où Serbes orthodoxes, Croates catholiques et Bosniaques musulmans courent ensemble. Dans ce pays qui a été ravagé par la guerre, le sport n'est qu'un prétexte pour se rencontrer, changer sa vision de l'autre et créer des ponts entre ces communautés qui se sont affrontées avec une barbarie inouïe. Sa philosophie : ne pas regarder en arrière, ne pas rester enfermée dans son statut de victime et puiser en elle la force de rebondir.

Kemal, survivant d'un camp de concentration serbe, milite au sein de Most Mira, une association dont le nom signifie "Pont pour la paix". Il est allé à la rencontre de son ancien professeur, devenu un tortionnaire dans le camp. « *On construit la paix avec ses ennemis, pas avec ses amis* », dit-il citant Mandela. En 2008, Kemal a été capable de lui accorder son pardon, alors même que son ancien professeur ne reconnaissait pas le mal qu'il avait fait. « *On construit du neuf sur les ruines du passé, on commence par de petites actions, des actions de gentillesse.* »

UN FOSSÉ DE PRÉJUGÉS

Nous tous est allé à la rencontre d'hommes et de femmes qui, sur tous les continents, ont osé faire un pas vers l'autre. Ils ont dépassé leur peur, leurs préjugés, leurs identités trop souvent meurtrières pour construire ensemble un projet commun. Le parcours professionnel de son réalisateur, Pierre Pirard, est atypique. Jusqu'en 2009, il dirige des entreprises, petites et grandes, en Belgique et dans différents pays. À 47 ans, il change de vie et devient enseignant dans une école de Molenbeek. Il trouve en effet important de partager ce qu'il a acquis avec un public qu'il ne connaît absolument pas, issu de l'immigration maghrébine. Il y reste cinq années, découvrant l'iniquité scolaire. En 2011, il publie *Vous n'êtes pas des élèves de merde* et crée, deux ans plus tard, l'association *Teach for Belgium*. Son objectif est de former les enseignants à aller dans les écoles dites "difficiles" pour que la réussite d'un élève ne soit plus liée à ses origines socio-écono-

miques, mais à son envie de réussir. En 2017, cette ASBL compte une vingtaine d'employés. Il passe alors à nouveau le relais pour se lancer dans le projet de ce film.

Lorsqu'il était enseignant à Molenbeek, Pierre Pirard se rendait tous les jours de l'autre côté du canal. Ces deux mondes qu'il côtoyait ne se connaissaient pas, un fossé de préjugés et d'intolérance s'était creusé entre chaque communauté. Le 22 mars 2016, le jour des attentats, il est à la station Maelbeek et voit où mène la haine de l'autre. Il a peur d'un monde qui vit dans la crainte savamment entretenue par les médias. Son film vient casser cette spirale infernale. En montrant des initiatives positives qui fleurissent partout dans le monde, il prouve qu'on peut changer son regard sur l'autre et mener avec lui des projets pour un avenir plus paisible et plus harmonieux. Amin Maalouf apporte son regard analytique sur les enjeux soulevés. Puisque le monde ne va pas se démondialiser, les différentes communautés sont "condamnées" à vivre ensemble. Et pour que cela

Toiles & Planches

AUTOBIOGRAPHIQUE

L'écrivaine Myriam Leroy n'en finit pas de régler ses comptes avec le harcèlement sur les réseaux sociaux. Cette pièce, spécialement adaptée pour le Théâtre de Poche à partir de son roman féministe éponyme, s'inspire de ses propres expériences. Elle y dépeint autant le portrait d'un harceleur (« *un vrai méchant terrifiant* »), que celui d'une femme harcelée.

Les yeux rouges, Avec Isabelle Defossé et Vincent Lecuyer, Théâtre de Poche (bois de La Cambre, Bruxelles) 12→30/10/2021, et 1→16/02/2022, Théâtre du Blocry (Louvain-la-Neuve).

☞ <https://www.pochethe.be/show/2021-les-yeux-rouges>

ÉTERNELLE POLITIQUE

Après le Phèdre de Racine en septembre, le Théâtre des Martyrs monte le Coriolan de Shakespeare, l'histoire de Caius Marcius où « *orgueil et noblesse du héros se heurtent aux travers de la démocratie, aux pouvoirs corrompus et aux dérives totalitaires* ». Une pièce qui confirme que, même enraciné dans son propre siècle, l'auteur anglais reste plus contemporain que jamais. Et rappelle que « *aucun régime n'est immunisé contre la tentation d'opprimer* ».

Coriolan, Théâtre des Martyrs, place des martyrs, Bruxelles, 20→30/10. ☞ <https://theatre-martyrs.be/spectacles/coriolan/>



ACTEURS.

Des hommes et femmes de tous les horizons pour reconstruire le monde.

Dans son film *Nous tous*, le Belge Pierre Pirard va à la rencontre de ceux qui, à travers le monde, construisent de nouvelles façons de vivre et de faire ensemble.

fonctionne, il faut rendre à chacun une place et sa dignité.

CE QUI RASSEMBLE

Léa, consultante dans de grands cabinets confortables à Beyrouth, mène à bien un gigantesque projet de reconstruction à Tripoli, une ville où des quartiers voisins se livraient une guerre sans merci. Les anciens enfants combattants, devenus de jeunes adultes, ennemis hier encore, se retrouvent au sein de MARCH pour reconstruire le quartier, les commerces, les cafés, les écoles. Elle veut y mettre de l'art, de la culture, transformer les gens en rénovant les bâtiments. « *Il faut aller plus loin que le vivre ensemble*, explique le réalisateur, *il faut faire ensemble*. » Or le sociologue Benoît Scheuer observe que les sociétés actuelles sont fragmentées et que ce qui divise les gens est plus important que ce qui les rassemble. À rebours de ce constat, des communautés chrétiennes, juives et musulmanes à Brookville, aux États-Unis, privilégient les points communs si nombreux entre les trois religions. Elles partagent un même lieu de culte et chaque manifestation organisée par une communauté est ouverte aux autres confessions.

Le réalisateur a voulu donner une dimension pédagogique à son travail. On suit un fil narratif et le film se divise en quatre chapitres, comme autant de pièces d'un puzzle pour construire un monde qui ne tourne plus rond : dépasser la victimisation, rendre la dignité à tous, apprendre de l'autre et enseigner "l'autre". Cette dimension didactique a pour but de rejoindre les spectateurs qui, *a priori*, ne sont pas ouverts à l'autre. Si ce documentaire peut les faire réfléchir, le projet n'aura pas été vain.

ENFANTS AMBASSADEURS

Le monde associatif a son rôle à jouer dans sa promotion, et les écoles également. Car la meilleure façon de sensibiliser des publics éloignés de ces préoccupations, hostiles à la multiculturalité, est de convaincre leurs enfants. C'est avec cette jeunesse qui n'est pas encore totalement formée dans son mode de pensée, avec ces jeunes qui peuvent potentiellement s'ouvrir aux autres, quelles que soient leur situation économique et leurs origines culturelles, que Pierre Pirard veut avancer. Avec *Nous tous*, il espère aller à leur

rencontre dans les maisons de jeunes et les établissements scolaires. Un dossier pédagogique, réalisé dans l'esprit des nouveaux programmes, est d'ailleurs disponible pour les enseignants.

Ce n'est pas un doux rêve ni une utopie. En Indonésie, dans le collège de Liang, situé dans l'archipel des Moluques, les enfants deviennent, pour leurs parents, des ambassadeurs de la paix, dans le respect de la diversité. Les enfants chrétiens et musulmans apprennent à se connaître et se lient d'amitié. Les expériences collectées par Pierre Pirard aux quatre coins du monde apportent une dimension universelle au propos. En Belgique, il existe aussi de telles initiatives, comme celles des rencontres entre scouts catholiques et musulmans. Le film invite chacun à réfléchir à quel pas il peut faire, concrètement, pour dépasser sa peur de l'autre. ■

Nous tous, un film de Pierre Pirard, Almolu productions. En salle à partir du 13 octobre.



AGRICULTEURS EN DANGER

Pour cet "acte 2" après un premier volet réalisé il y a dix ans, Charles Culot est allé rencontrer des fermiers chez eux. Il en ramène un spectacle documentaire qui prend aux tripes et éveille les consciences. Les deux comédiens incarnent ces femmes et ces hommes de la terre qui font le beau métier de nourrir l'humanité. Mais dans un système perverti par

la concurrence et la course au profit des multinationales, le souci n'est plus d'offrir une nourriture saine et de qualité. Ceux qui sortent du système, qui retournent à la terre et produisent autrement, s'en sortent mieux heureusement. (J.Ba.)

Nourrir l'humanité - acte 2, la Compagnie ADOC, → 30/10, Théâtre Le Public, rue Braemt, 64-70 à 1210 Bruxelles. ☎ 0800.944.44
www.theatrepublic.be

PAS TRANQUILLES

Cinq ans après *L'économie du couple*, Joachim Lafosse propose un film intimiste particulièrement touchant, concernant les maladies psychologiques liées à la bipolarité. Une œuvre remarquable par la manière dont son duo d'acteurs, Damien Bonnard et Leïla Bekhti, incarne le désarroi du malade et la ténacité de son épouse.

Les Intranquilles, en salles le 8/10.

Un remède contre la morosité

SAULE, LE CHANTEUR PHILOSOPHE

Cathy VERDONCK

Depuis des mois, Saule avait un album en gestation, et il l'a même enregistré une première fois. Mais, insatisfait, il l'a refait entièrement, osant beaucoup plus de choses que d'habitude, notamment au niveau vocal. Il a en effet exploré sa voix, allant davantage dans les basses. Il a aussi repris de manière tout à fait originale le célèbre tube des années 80, *Les démons de minuit*, au point que certains auditeurs entendent des paroles qu'ils n'avaient jamais vraiment écoutées à l'époque.

PASSAGES DE LA VIE

Dare-dare, le titre du disque sorti en juin dernier, est une expression qui signifie en français "aller vite" et en anglais "oser".

Son auteur-compositeur y évoque le basculement que la planète est en train de vivre suite à la crise sanitaire ainsi que l'urgence d'agir face aux changements climatiques, car peut-être qu'« *il ne reste que vingt-quatre heures et des poussières* ». Cet album aborde aussi les changements, les passages inéluctables de la vie. Par exemple la vieillesse : « *Elle arrose ses fleurs le matin sans savoir si demain ou bien le jour d'après deviendra son dernier...* » La chanson que Saule chante avec Cali parle aussi de

l'urgence dans la relation amoureuse : « *Aimons-nous avant qu'il ne soit trop tard.* »

Né en 1977 à Mons, Saule, de son vrai nom Baptiste Lalieu, a plongé dans la musique dès son plus jeune âge. Petit, il adorait produire des sons et, grâce à sa maman, il écoutait de la chanson française. Avec sa première guitare reçue à dix-sept ans, il crée des « *chansonnettes* ». Un jour, suivant son cousin à un concert, il découvre un monde qui le fascine. Il crée alors un groupe de rock qui chante en anglais et avec lequel, à la fin de l'année scolaire, il présente son premier spectacle. Il n'envisage pas pour autant d'en faire son métier, c'est acteur qu'il veut devenir. Il s'inscrit donc au conservatoire dans la section théâtre, tout en commençant à écrire des chansons en français. Au début des années 2000, il va profiter de la nouvelle vague de la chanson française pour se lancer.

OBSERVER LE QUOTIDIEN

L'artiste a choisi son pseudonyme suite à sa première chanson, où il se met dans la peau d'un saule pleureur pendant une journée. Il s'agit d'un arbre costaud dont on fait des médicaments et, pour lui, la musique est son médicament, son moteur. À travers elle, il veut « *faire du bien aux gens* ».

De plus, en anglais, Saule, écrit *soul*, signifie l'âme. Et, il en est convaincu, l'âme va bien au-delà du cerveau, de l'intelligence, du cognitif. Chez l'humain, c'est son incarnation, sa spécificité. Lui qui s'est posé beaucoup de questions au sujet de la mort pense que « *l'âme qui nous rend uniques continuera à exister après la mort* ».

Pour écrire ses chansons, Saule s'inspire du quotidien. Il observe ce qui se passe autour de lui, regarde des documentaires, des vidéos sur le Net et, quand quelque chose le touche, il se met au clavier d'ordinateur. C'est ainsi qu'est née la chanson *Marta danse*, l'histoire d'une vieille dame atteinte d'Alzheimer qu'il a découverte à la télévision. Soudainement, en entendant le *Lac des cygnes*, cette ancienne artiste se souvient avoir dansé sur cette musique. Dans son fauteuil roulant, elle commence alors à refaire les mouvements avec une grâce touchante. « *Marta danse, assise sur une chaise, Marta danse, c'est vrai sa vue baisse. Même si tout le monde pense qu'elle n'a plus une chance, Marta danse, sous les yeux des hommes. Quand elle pense aux frissons qu'elle donne, donnait autrefois. C'est beau comme elle y croit.* »

Dans le morceau *Regarde autour de toi*, le chanteur invite à aller au-delà de la tristesse et à contempler ce qu'il

Portées & Accroches

DE PIEUSES NIVELLOISES

L'époque entendant rendre aux femmes la place dont on les a si longtemps privées, des expositions sont désormais consacrées aux rôles qu'elles ont occupés dans l'Histoire. Telle est notamment l'objet de celle qui est organisée à Nivelles. Le passé de la cité de Ste Gertrude est indissociablement lié à de grandes figures féminines : outre celle de sa fondatrice, celles d'abbesses et de congrégations. Mais aussi celle de Marie d'Oignies, qui y est née à la fin du XII^e siècle.

Femmes pieuses, musée communal de Nivelles, 27 rue de Bruxelles, Ma-Ve → 05/12.

LE CULTE DES HABITS

Tamat, musée de la Tapisserie et des Arts Textiles de Tournai, consacre une exposition aux "habits du culte", ces ornements liturgiques somptueux, brodés de soie, de fils d'or et d'argent, dont se paraient jadis le clergé. Des ornements qui renvoient à un imaginaire « *aujourd'hui assez lointain, pour ne pas dire exotique* », mais dont on doit admirer la beauté « *en les inscrivant au cœur de rites où ils prennent tout leur sens* ».

Habiller le culte, Tamat, 9, place Reine-Astrid, tij → 28/11. □ www.tamat.be



© Simon VANRIE

L'artiste belge a mis à profit les mois de confinement pour créer son dernier album, *Dare-dare*. Et il n'a pas attendu la rentrée pour le sortir car, pour lui, en cette période de pandémie, on a un besoin vital d'écouter des nouveautés.

CHANTER.

C'est une énergie, une force qu'il envoie aux gens confrontés à la dureté de la vie.

y a de beau : « Hé, regarde autour de toi, j'hallucine ou c'est moi. J'ai l'impression qu'il y a du ciel bleu... Mais j crois qu'y a vraiment tout pour être heureux... » Une chanson de consolation en quelque sorte. En effet, s'il y a de la mélancolie dans ses textes, Saule y plante aussi des germes d'espoir car, pense-t-il, « le rôle d'un artiste, c'est aussi de mettre du baume au cœur ». Ailleurs, il raconte les dialogues intérieurs que l'on peut avoir après une rupture : « Que fait l'autre sans moi ? Pense-t-il encore à moi ? » C'est en ce sens que le personnage est philosophe car, comme il le confie, « je réfléchis sur la vie, et écrire des chansons est un exutoire ».

ÊTRE EMPATHIQUE

Rebelle-rêveur, autre titre figurant sur son nouvel album, est le fruit d'un test d'orientation professionnelle qui

lui a fait prendre conscience de ces deux aspects de sa personnalité qui, à première vue, semblent antinomiques. Son côté rebelle, c'est son refus de l'indifférence face à des problématiques de la société, comme le changement climatique et, plus largement, tout ce qui empêche l'autre d'être libre. Il s'insurge aussi contre les polémiques qui surgissent sur les réseaux sociaux dès que quelqu'un exprime un avis. « J'ai été éduqué dans l'empathie et je n'aime pas la polémique stérile. »

« Chanter est une énergie, une force que j'envoie aux gens confrontés eux aussi aux difficultés de la vie », précise Saule. De signe astrologique balance, d'un côté, il est philosophe, rêveur, profond et, d'un autre côté, sur scène, il possède un côté animal, une énergie, une force qu'il partage avec les spectateurs. Pour lui, la scène

« est une communion avec le public ». Un trait d'union indispensable. Lors des séances de dédicaces, les gens lui parlent, lui disent ce qu'ils aiment.

Le retour sur scène après des mois de confinement est donc un véritable cadeau, les concerts constituant « un ping-pong émotionnel » entre le public, les musiciens et lui. Il aime aussi les duos avec d'autres chanteurs, comme Charlie Winston (*Dusty man*), Alice on the Roof (*Mourir plutôt crever*) ou, dans *Dare-dare*, Cali (*Avant qu'il ne soit trop tard*). Les multiples rencontres qui jalonnent sa vie, avec des artistes, avec les maisons de disque ou des passionnés de musique, connus ou pas, « ce sont des âmes qui se parlent et qui fondent l'histoire humaine ». ■



Saule, *Dare-dare*, PIAS.



LA FAMENNE EN BAROQUE

Depuis 2013, le Mubafa anime la région de Marche-en-Famenne au début de l'automne. Festival de Musique Baroque en Famenne-Ardenne, il entend révéler la diversité de cette forme musicale qui a conquis toute l'Europe, du début du XVII^e à la moitié du XVIII^e. Sept concerts sont programmés cette année, du vendredi 8 au dimanche 10 octobre. Mais

le Mubafa ne se préoccupe pas que de musique. Le festival propose aussi de découvrir d'autres facettes de la culture baroque, comme la littérature, la philosophie, l'architecture, la danse ou la gastronomie. Et offre trois moments de restauration, organisés dans des lieux très typiques.

Ve 08, 20h30 : *La Lyra d'Orfeo*, à Marche. Sa 09 : quatre concerts de 10h30 à 20h30 (Erezée, Marcourt, Dochamps, Melreux). Di 10 : concert à Cielle (10h30) et à Rendoux-Bas (15h-concert découverte gratuit).

▢ www.mubafa.be

VALISE MUSICALE

Marie Zinnen au violon et Fanny Vadjaranian à l'accordéon : à deux, elles forment *La Valise*, un duo de voyageuses musicales qui puise son inspiration au gré de leurs déplacements (Suède, Brésil, Balkans...). Pour leur deuxième CD, elles montent un concert avec tous les artistes qui les ont accompagnées en studio. 08/10, 20h30, C.C. Les Chiroux, place des carmes 8, Liège.

▢ www.chiroux.be

Un roman tout en finesse

UNE MAISON ET DES SOUVENIRS

Chantal BERHIN



Venue vendre la demeure familiale, l'héroïne du roman de Marie Sizun, *La maison de Bretagne*, est déterminée à balancer ce qu'elle juge être de mauvais souvenirs. Mais un enchaînement de circonstances va influencer sur sa décision.

Cette demeure en bord de mer, on l'appelait dans le pays "la maison des veuves". La grand-mère maternelle, Berthe, l'avait achetée avec son mari, et ensuite léguée à Anne-Marie, leur fille unique, la mère de Claire. Petite, celle-ci y a passé tous ses étés. Aujourd'hui, elle y revient pour la vendre. Mais cette incursion bretonne qui ne devait durer qu'un jour ou deux se prolonge à la suite d'une macabre découverte, celle d'un mort inconnu étendu dans une chambre. Forcée de rester sur place pendant la durée de l'enquête, l'héritière reconstruit l'histoire de sa famille au fil de trois générations, dont la sienne sans descendance.

UNE PELOTE DE LAINE

« Les souvenirs surgissent, comme une vieille pelote de laine dont on tire un fil et c'est plusieurs qui vous arrivent à la fois, et chacun est une surprise dont vous ne savez pas si elle sera courte ou cruelle », decode la narratrice. Elle repense au "chagrin originel", celui causé par la dispari-

tion – ou plutôt la fuite - de son père adoré, alors qu'elle était encore une petite fille. Cette tristesse qu'elles ont traînée toute leur vie, sa mère, sa sœur et elle, elle la regarde enfin en face. Le veuvage, constate-t-elle, les a intoxiquées durablement. Au point d'avoir instillé ce poison à la maison, restée dans son jus, sans la moindre amélioration du confort. Ses locataires en vacances s'en sont d'ailleurs souvent plaints à l'agence.

Au cours de son enquête personnelle, Claire revoit des lieux et des images comme autant « de vieux instantanés persistant dans sa mémoire » : un restaurant où il s'agissait de tenir son rang, les ruelles où elle a joué avec sa sœur Armelle aujourd'hui évaporée dans la nature, la promenade au parcours immuable le long du fleuve, celle que faisait sa mère en solitaire. Et c'est une mère « mystérieuse, insaisissable et pourtant bizarrement proche » qu'elle découvre, notamment à la faveur d'une conversation avec une ancienne amie de celle-ci. Claire repense aussi au temps trop court de sa complicité avec Armelle qu'elle ne

voit plus depuis bien longtemps. Cette rupture, elle la décrypte en dénouant les nœuds d'une éducation sévère, stricte et sans joie. Toujours cette fichue tristesse d'un abandon !

UN ÉTONNEMENT HEUREUX

Les jours passent... « La singularité de ma présence ici, remarque la narratrice, m'a de nouveau saisie. Mais au lieu de m'accabler, voilà qu'elle me laissait une sorte d'étonnement heureux. Contrairement à toute attente, et en dépit des circonstances, j'avais bien fait de venir. J'en avais maintenant la certitude. » Claire s'étonne de la révolution qui s'est faite en elle en quelques jours. « Et la maison est là, maintenant, pour en témoigner, sauvée de justesse. Et je comprenais qu'une maison, ce n'était pas seulement des murs, un toit et des souvenirs de famille, doux ou cruels, mais aussi le pays où elle a été plantée. La maison de Bretagne, c'était la Bretagne, sa lumière, ses couleurs, ses parfums ! Et ses gens, surtout ses gens, qui en sont l'âme vive, avec leur gentillesse, leur simplicité, leur énergie. »

Également artiste peintre, Marie Sizun, aujourd'hui octogénaire, a choisi son nom d'emprunt autour de son amour de la Bretagne, pour une carrière littéraire commencée à la soixantaine et qui se déploie à travers de nombreux romans. Dans son nouveau, elle décrit avec finesse des ambiances et des paysages, mais aussi les émotions qui s'insinuent, s'installent, prennent presque toute la place. Et traversent la narratrice sans jamais tomber – elle y veille - dans la mièvrerie. ■

Marie SIZUN, *La maison de Bretagne*, Paris, Arléa, 2021. Prix : 20€. Via *L'appel* : - 5% = 19€.

Des livres moins chers à L'appel

L'APPEL
Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

Bon de commande

Commandez les livres que nous présentons avec 5 % de réduction.

Remplissez ce bon et renvoyez-le à L'appel Livres, rue du Beau-Mur 45, 4030 Liège, ou faxez-le au 04.341.10.04. Téléphone : 0476.30.34.30

Les livres vous seront adressés dans les quinze jours accompagnés d'une facture.

Nouveau : Vous pouvez également commander un livre via notre site internet :

www.magazine-appel.be onglet : Commandez un livre à L'appel

Attention : nous ne pourrions fournir que les ouvrages mentionnés « Prix -5 % ».

Ces ouvrages vous seront livrés augmentés des frais de port (tarif Bpost).

Je commande les livres suivants :

..... €

..... €

..... €

Total de la commande + frais de port : €

Nom :

Prénom :

Rue :

N° :

Code Postal : Localité :

.....

Tél. : E-mail :

.....

Date : Signature :

Petits à lire



DÉRIVES SURVIVALISTES

« *Survivalisme : pratique regroupant des individus qui croient viscéralement à l'imminence d'une guerre civile et se préparent en conséquence.* » Le constat de l'anthropologue français après quatre ans d'immersion au sein des survivalistes français et américains (parfois au risque de sa vie), en vue d'une thèse de doctorat, est glaçant. Il décrit ces gens qui, sous des aspects extérieurs ouverts, s'avèrent être ancrés dans une violence, un racisme, voire même une cruauté les amenant à s'armer jusqu'aux dents, afin de se prémunir de leurs ennemis « *imaginaires* ». (M.L.)

Mathieu BURGALASSI, *La peur et la haine. Enquête chez les survivalistes*, Neuilly-sur-Seine, Michel Lafon, 2021. Prix : 17,95€. Via *L'appel* : - 5% = 17,06€.



COHABITATION FORCÉE

À trois cents mètres du rivage, un navire à la dérive lutte dans le déferlement des vagues, avant de sombrer, sous le regard impuissant de quelques insulaires. Trois cents survivants (pour autant de victimes) échouent sur une île de moins de deux cents habitants. Ce roman d'un auteur grec montre avec un réalisme décapant la cruauté des (réels ?) éléments que vivent les migrants. Et fait le récit des quelques jours partagés par les réfugiés et leurs hôtes (malgré eux), décrivant les multiples facettes des réactions humaines. Un livre à lire absolument pour décrypter ces questions d'une actualité brûlante. (M.L.)

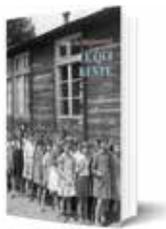
Konstantinos TZAMIOTIS, *Point de passage*, Arles, Actes Sud, 2021. Prix : 18,80€. Via *L'appel* : - 5% = 17,86€.



VOIR PLUS QUE SOI

Ici est le onzième recueil poétique de Pierre Schroven. Cette forme littéraire qui est l'excellence ultime de la traduction des émotions en mots trouve dans ces vers un représentant connu pour son regard intime sur ce qui l'entoure et aussi ne l'entoure pas. *Ici* est cet endroit où le temps n'avance pas et où l'espace est infini, il est un lieu où « *chaque jour reste à voir* » et où « *rien n'est / tout advient* ». Ici, il atteint « *un pays d'ailleurs où l'on devient plus que soi* ». Ainsi, il emporte le lecteur vers son imaginaire, sa vie et peut-être son au-delà, contrée où seule l'âme signifie encore quelque chose. (B.H.)

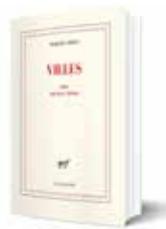
Pierre SCHROVEN, *Ici*, Amay, L'Arbre à parole, 2021. Prix : 10€. Via *L'appel* : - 5% = 9,5€.



MÉMOIRE D'AUTREFOIS

« *C'était mieux avant* », soupirent certains nostalgiques d'un temps révolu, tout en laissant des traces dans les mémoires. L'autrice namuroise épingle, par de jolies touches impressionnistes, de multiples souvenirs de son enfance, rappelant ainsi des us et des coutumes que découvraient « *celles et ceux que le général de Gaulle appelait beaux bébés, les enfants de la libération* ». Sa palette de pastels dessine au fil des pages comment « *toutes ces choses arrivaient de plus en plus vite. Une nouveauté était à peine survenue qu'une autre, plus inimaginable encore, provoquait toutes les envies, tous les éblouissements* ». Un récit gouteux. (M.L.)

Nicole MALINCOLI, *Ce qui reste*, Bruxelles, Les Impressions Nouvelles, 2021. Prix : 13€. Via *L'appel* : - 5% = 12,35€.



S'INVENTER SA VILLE

Les livres regorgent de lieux mythiques invitant leurs lecteurs à vivre des sortes de rêves éveillés. Les trois « *villes* » parcourues dans cet ouvrage sont-elles imaginaires ou réelles ? Malestroït, la première, est « *une ville du silence* » racontée par ses habitants. Galpa, une « *ville souvenir* » située au pied de l'Himalaya qui se fissure au fil du récit. Waïzata, enfin, une ville du Minnesota transportée grâce à l'ajout d'un tréma en Europe de l'Est. Des photos étranges viennent brouiller les pistes qui permettraient de les situer. Un livre envoûtant, écrit dans une langue superbe, qui pousse le lecteur à se redécouvrir là où il vit. (C.M.)

Marcel COHEN, *Villes*, Paris, Gallimard, 2021. Prix : 23€. Via *L'appel* : - 5% = 21,85€.



UNE FORME DE SAGESSE

Jean Nke Ndi est éco-anthropologue camerounais qui s'est toujours passionné pour l'environnement. Au-delà de son parcours scientifique dans son pays, il a soutenu une thèse de doctorat à l'UCLouvain sur les pygmées, les hommes de la forêt. Il a toujours tenu à faire connaître les richesses coutumières des populations indigènes perdues sous la pression éducative coloniale, dévoilant « *un petit pan de savoir de ses traditions en nous plongeant et commentant des expressions et des contes qui parlent de la faune et de la flore de ses régions* ». Un trésor qui peut aussi ouvrir à l'inconnu. (M.L.)

Jean NKE NDIH, *Expression de sagesse chez les Bèti à travers la faune et la flore*, Yaoundé, UPA/EDICAF, 2020. Commande par e-mail au licaf@regionic.info ou sur le site : https://www.regionic.info/edicalaf/?page_id=174

Notebook

Conférences

AUDERGHEM. Des complexes et vous. Avec Claude François, de Psycho-éducation, le 26/10 à 20h, Centre culturel d'Auderghem, boulevard du Souverain 183. ☎02.660.03.03
accueil@ccauderghem.be

CHARLEROI. Liste civile et dotations royales : à quoi (n')ont (pas) droit nos souverains et princes ? Avec Charles-Éric Clesse, chargé de cours à l'ULG, le 28/10 à 17h30, Palais des Beaux-Arts de Charleroi, place du Manège 1. ☎02.550.22.12
info@academieroyale.be

LIÈGE. Le burn-out parental, l'éviter et s'en sortir. Avec Isabelle Roskam, UCLouvain, le 21/10 à 20h, SDCF/Espace Prémontrés, rue des

Prémontrés 40.
sdcliege@gmail.com

LIÈGE. De Gaulle vu de Belgique. Avec Catherine Lanneau, professeure à l'ULG, le 21/10, Hôtel de Bocholtz, place Saint-Michel 80. ☎02.550.22.12
info@academieroyale.be

NAMUR. Le contraire de la connaissance, ce n'est pas l'ignorance, mais nos certitudes. Avec Christine Mahy et Michel Claise (cycle-conférences de Connaissance et Vie), le 14/10 à 13h45, Maison de la Culture-Delta, avenue Fernand Golenvaux 18. ☎081.30.23.62

NIVELLES. L'écologie quand il est

En raison de la covid-19, certains événements annoncés ci-dessous peuvent subir des modifications. Merci de bien vouloir vérifier avec les organisateurs mentionnés.

trop tard. Avec Guillaume Lohest et Mathieu Peltier, le 27/10 à 20h, Waux-Hall, place Albert 1er 1. ☎0486.03.64.17
nivellesentransition@gmail.com



SCRY-TINLOT. Quand Dieu s'efface... Avec Vincent Flamand, philosophe, théologien, écrivain, enseignant, le 18/10 à 20h, Prieuré St

Martin, place de l'église 2. ☎0479.66.54.05
myriam@prieure-st-martin.be

VERVIERS. L'apport des centres de bien-être aux patients cancéreux. Avec Martine Devos, CHU de Liège et Gaëtan Vanstralen, CHR de Verviers, le 11/10 à 20h, Centre culturel de Verviers, Espace Duesberg, boulevard de Gérardchamps 7C. ☎087.39.30.60 ☎087.32.53.94



Formations

LOUVAIN-LA-NEUVE. RivEspérance : choisir la transition. Citoyens, mouvements et associations pour réfléchir, dialoguer et construire une société plus humaine et solidaire, les 8 et 9/10, Aula Magna, place Raymond Lemaire 1. ☎02.899.91.22
info@rivesperance.be

WANNE (TROIS-PONTS). Week-

end de formation pour un monde d'après plus juste et convivial. Organisé par Vivre ensemble, du 15 au 17/10, château de Wanne. ☎02.358.24.60
pail.rixen@entraide.be

WÉPION. Vers une vie normale. Journée CEFOC le 16/10 de 9h30 à 16h30, Centre de La Marlagne, chemin des Marronniers 26.

☎0472.63.43.91 info@cefoc.be

WÉPION. Foi et homosexualité : « Notre cœur n'était-il pas tout brûlant. » (Lc 24, 12). Avec Samuel Cardon et Yves d'Horner de l'association Devenir Un en Christ et Patrice Proulx, du 15 au 17/10, Centre spirituel de La Pairelle, rue Marcel Lecomte 25. ☎081.46.81.11
secretariat@lapairelle.be

JODOIGNE. Mûrir et Mourir : un chemin de Vie. Avec Fabienne Bauwens, prêtre bouddhiste zen, psychologue et enseignante MBSR, et Barbara Verhelst, moniale orthodoxe (Centre spirituel Béthanie) et sociologue, du 26 au 28/10, Maison du Chemin des Roches 31. ☎0460.97.21.56
barbara.verhelst@gmail.com

Retraites

MAREDSOUS. Journée de préparation au mariage : réflexion et partage. Avec François Lear et un couple accompagnateur, le 24/10, abbaye de Maredsous. ☎082.69.82.11
francois.lear@maredsous.com

MAREDRET (DENÉE). Une halte pour faire l'expérience de Dieu. Avec sœur Gertrude, du 02 au 05/11,

abbaye de Maredret, rue des Laidmorts 9. ☎082.21.31.83
welcome@accueil-abbaye-maredret.info

SPA (NIVEZÉ). Journée pour Dieu : avec l'encyclique Fratelli tutti du pape François. Avec Jean-Marc de Terwangne, le 28/10 de 9h à 15h, Foyer de Charité, avenue Peltzer de

Clermont 7. ☎087.79.30.90
foyerspa@gmail.com

SAINT-HUBERT. Session musique et spiritualité. Avec Hervé Douchy et Sœur Marie-Raphaël, du 05 au 07/11, Monastère d'Hurtebise, rue du Monastère 2. ☎061.61.11.27
hurtebise.accueil@skynet.be

WÉPION. Journée Oasis : halte spirituelle au cœur du silence. Le 18/10 de 9h15 à 16h, Centre spirituel de la Pairelle, rue Marcel Lecomte 25. ☎081.46.81.11
secretariat@lapairelle.be

Et encore...

ATH. Demain commence aujourd'hui : quand la dénonciation publique devient culture de l'annulation. Avec Marie Peltier, professeur d'Histoire (Haute école Gallilée), le 28/10 à 19h30, Château Burbant, Maison culturelle d'Ath, rue du Gouvernement. ☎068.68.19.99 mca@mcath.be

ANDENNE. Ceramic Valley et parcours dans les lieux emblématiques de la commune. Le 10/10 de 14h à 17h30, Le Phare, promenade des Ours 37. ☎0485.68.31.12
animation.ema@lephare-andenne.be

BRUXELLES. Aux quatre coins de Bruxelles : la face cachée de la capitale. Le 09/10, départ Pro Vélo, rue de Londres 15, 1050 Bruxelles. ☎02.502.73.55 info@provelo.be

BRUXELLES (JETTE). Concert d'orgues à Notre-Dame de Lourdes. Avec Raymond Auquier, le 09/10 et le 13/11 de 16h à 17h, église Notre-Dame de Lourdes, avenue Charles Woeste. ☎02.426.37.80

INCOURT. Récital littéraire et musical : « Les charmes de la solitude. » Avec Myriam Buscema, écrivaine, Christelle Brüll et Frédéric Lepers, co-

médiens, et Maria Palatine, harpiste, les 9 et 10/10, Collégiale Saint-Pierre, rue de Brombais 2. ☎010.88.94.76
myriambuscema@scarlet.be

LIÈGE. Les champignons, un monde à part : balade découverte dans les bois du Sart-Tilman. Avec Françoise Loret, guide nature, le 8/10 à 14h30, campus universitaire du Sart-Tilman, Institut de Botanique, P70, B22, chemin de la vallée 1. ☎04.221.92.21
info@visitezliege.be

LOUVAIN-LA-NEUVE. Rencontre intérieur jour. Avec Olivier de Schut-

ter, engagé en faveur d'une transition écologique et sociale, vient partager ce qui fonde son combat pour une société durable, le 12/10 à 19h30, Musée L (Musée universitaire de Louvain), a des Sciences 3. ☎010.47.48.41 info@museel.be



DÉCOUVREZ

L'APPEL

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

Chaque mois,
à la recherche du sens
dans l'actualité & les cultures



L'appel rencontre, interpelle et dialogue avec le monde

L'URGENCE D'UN RENOUVEAU PROPHÉTIQUE

À travers l'histoire tumultueuse du prophète Élie, Gabriel Ringlet nous invite à la découverte d'un personnage d'une modernité sidérante. Son récit est celui de la conversion d'un « intégriste » qui, après un retournement total, rejoint le Dieu de la miséricorde et des Béatitudes.

Gabriel Ringlet

*Va où
ton cœur
te mène*



RINGLET

■ ALBIN MICHEL